



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07584111 8

NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY

PRESENTED BY

MISS MATILDA W. BRUCE

JULY 27<sup>TH</sup> 1908

Madison  
Digitized by Google







**CHANSONS**

**DE**

**GUSTAVE NADAUD**

**II**



L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (direction de la librairie), en juillet 1867.



Paris. — Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur,  
8, rue Garancière.

GUSTAVE NADAUD



CHANSONS  
POPULAIRES



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

10, RUE GARANCIÈRE

AU MÉNESTREL, 2 bis, RUE VIVIENNE, HEUGEL ET C<sup>ie</sup>

1867

*Tous droits réservés*

REPAIR NO. 26 2 1909

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY  
475 N. 5th St.  
ASTOR, LENOX AND  
TILDEN FOUNDATIONS.  
1909

NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY  
475 N. 5th St.

GUSTAVE NADAUD.

---

CHANSONS POPULAIRES.

---

LES INDULGENCES.

1857.

---

Sandale au pied, bâton en main,  
Un jeune clerc allait à Rome ;  
Il rencontre sur son chemin  
Un moine qui lui dit : « Jeune homme,  
De Saint-Pierre et du Vatican  
Vous verrez les magnificences ?  
— Non, je suis fils de paysan,  
J'y vais chercher des indulgences.

— Ho ! ho ! l'ami, nous avons donc  
De gros péchés à reconnaître ?  
— Non ; je vais demander pardon  
Pour ceux que je pourrai commettre.

II.

1

— Mon fils, c'est prudent, en effet ;  
Mais chacun a ses échéances :  
Moi, j'attends que le mal soit fait  
Pour demander des indulgences. »

Les auteurs me semblent souvent  
Suivre l'exemple du bon moine.  
D'abord, ils jettent à tout vent  
Leur esprit et leur patrimoine :  
Puis, en termes doux et léchés,  
Au lecteur ils font des avances ;  
On commence par les péchés,  
On finit par les indulgences.

## L'INVALIDE.

Noble soldat mutilé par la gloire,  
Dernier débris d'un temple dévasté,  
Tes ennemis, surpris de leur victoire,  
Restent tremblants devant ta pauvreté.  
Cent coups gagnés sur vingt champs de bataille  
T'ont fait pourtant un assez beau trésor ;  
Comme un drapeau criblé par la mitraille,  
Pauvre invalide, ils te craignent encor !

Ils t'ont connu dans leurs cités parjures,  
Et chacun d'eux contemple avec effroi  
Ce vieil habit, et ces larges blessures  
Qu'ils t'envoyaient, en fuyant devant toi.  
Des rois honteux et des palais serviles  
Ton pied vainqueur brisait les trônes d'or....  
Un bâton seul soutient tes pas débiles....  
Pauvre invalide, ils te craignent encor !

Es-tu de ceux qu'une avalanche immense  
Sur l'Italie a jetés triomphants ?  
De l'Allemagne abaissant la distance,  
As-tu du Nord réveillé les enfants ?

Es-tu de ceux que virent apparaître,  
En leurs déserts, l'Oural ou le Thabor ?  
Soldat, tu fus de tous ceux-là peut-être....  
Pauvre invalide, ils te craignent encor !

Ravis enfin à leur lente agonie,  
Tu soulevais les peuples aux combats ;  
Tu leur portais la gloire et le génie,  
Et tu semais la France sous tes pas.  
Partout, alors, de leur sainte cohorte  
Ton bras guidait le généreux essor ;  
Ton bras s'étend... mais un boulet l'emporte....  
Pauvre invalide, ils te craignent encor !

L'heure a sonné, sens tressaillir la terre !  
La liberté parle à ses nourrissons ;  
Ton sang, versé sur la rive étrangère,  
A fécondé d'immortelles moissons.  
Entends, entends l'hymne de délivrance :  
Un nom s'élève en un sublime accord,  
Un nom sacré : c'est celui de la France !  
Pauvre invalide, ils t'appellent encor !

---

**NOUS SOMMES GRIS.**

---

Il existe sur la terre  
Plus d'un étrange animal  
Qui prétend que tout va mal.  
Laissons dire, laissons faire ;  
Nous pensons tout le contraire....

Nous sommes gris,  
Mes amis ;  
Tout marche bien en ce bas monde ;  
Le ciel est bleu, la terre est ronde,  
Nous sommes gris !

Selon leur humeur chagrine,  
Il faudrait changer, vraiment,  
Tout... jusqu'au gouvernement!...  
S'ils connaissaient sa cuisine,  
Ils chanteraient, j'imagine...

Nous sommes gris,  
Mes amis ;  
Tout marche bien en ce bas monde ;  
Le ciel est bleu, la terre est ronde,  
Nous sommes gris !

1.



Ils vont se mettre en campagne  
Pour conquérir le Maroc....  
N'avons-nous pas le Médoc,  
La Bourgogne, la Champagne,  
Et les châteaux en Espagne?...

Nous sommes gris,  
Mes amis ;  
Tout marche bien en ce bas monde ;  
Le ciel est bleu, la terre est ronde,  
Nous sommes gris !

Quoi qu'on dise et qu'on répète,  
La vertu règne partout....  
Chez les avoués surtout !  
La chambre entière est honnête,  
Et le siècle n'est pas bête....

Nous sommes gris,  
Mes amis ;  
Tout marche bien en ce bas monde ;  
Le ciel est bleu, la terre est ronde,  
Nous sommes gris !

La jeunesse est économe,  
Les vieillards sont généreux,  
Et les maris, amoureux....  
Même un jésuite est un homme....  
Nous irons le dire à Rome!...

Nous sommes gris,  
Mes amis ;  
Tout marche bien en ce bas monde ;  
Le ciel est bleu, la terre est ronde,  
Nous sommes gris.

Les femmes, qu'on dit cruelles,  
Pour nous n'ont plus de rigueurs  
Et sollicitent nos cœurs....  
Nous les voyons toutes belles,  
Et nous les croyons fidèles....

Nous sommes gris,  
Mes amis ;  
Tout marche bien en ce bas monde ;  
Le ciel est bleu, la terre est ronde,  
Nous sommes gris !

Jouissons du bonheur d'être,  
Et prolongeons nos amours ;  
Tous les plaisirs sont trop courts !...  
Quand l'aurore va paraître,  
Demain, nous dirons peut-être....

Nous étions gris,  
Mes amis ;  
Tout marche mal en ce bas monde ;  
La terre est plate, et le ciel gronde ;  
Nous étions gris !

---

**A BÉRANGER.**

---

*AIR du Grenier.*

C'est un festin où la gaité préside,  
D'où la franchise a banni les façons ;  
Buvons, amis ; c'est dans un verre vide  
Qu'on a trouvé la source des chansons.  
De mets fumeux et de roses nouvelles,  
Voyez, au loin, la table se charger ;  
Les vins sont vieux et les amis fidèles :  
O mes amis, chantons du Béranger !

Ne vois-je pas apparaître Jeannette ?  
Sans ornement son corsage est plus beau ;  
Voici Margot tirant sa collerette,  
Et voici Lise avec son frais chapeau.  
Mais le champagne, aux robes si funeste,  
Vient de donner le signal du danger :  
Adieu chapeau, collerette... et le reste :  
O mes amis, chantons du Béranger !

Amis, buvons ! Le vin à nos pensées  
Apportera la force et la grandeur ;

Il nous rendra nos victoires passées,  
Nos visions de gloire et de splendeur.  
O souvenir ! du sein de nos ruines,  
Avec un nom, fais pâlir l'étranger,  
Et fais bondir nos cœurs dans nos poitrines :  
O mes amis, chantons du Béranger !

Ils sont passés, ces beaux jours de conquêtes :  
O vieux guerriers, versez, versez vos pleurs !  
Brisez la lyre, ô sublimes poètes  
Qui n'aviez pas de chants pour nos malheurs !  
Dès trop longtemps, la Muse, sans défense,  
Aux mains des Goths se laissait outrager,  
Mais le génie est immortel en France :  
O mes amis, chantons du Béranger !

Ainsi toujours puisons dans sa parole  
La souvenance et l'oubli tour à tour ;  
Qu'avec le vin l'amitié nous console ;  
Buvons l'espoir, le plaisir et l'amour.  
Et si des gens aux faces hypocrites  
En nos ébats venaient nous déranger,  
Pour faire fuir les sots et les jésuites,  
O mes amis, chantons du Béranger !

---

**LE MELON.**

---

J'aime la terre de bruyère ,  
J'aime les rayons du soleil ;  
A sa bienfaisante lumière ,  
Je deviens riant et vermeil.  
J'aime la cloche bien fermée  
Qui me défend de l'aquilon ;  
J'aime une couche parfumée :  
Je suis melon.

Je suis l'unique providence  
Des charlatans et des auteurs ;  
Je suis la dernière espérance  
Des filous et des directeurs.  
Je suis le héros des bitumes ,  
Et dans les mines de charbon  
Je prends des actions posthumes :  
Je suis melon.

Je crois aux éternelles flammes  
Des maris anciens et nouveaux ,  
A la fidélité des femmes ,  
A la bonne foi des journaux ,

Aux convictions politiques  
De Démosthène et de Platon ,  
Aux peupliers démocratiques :  
Je suis melon.

Je pousse dans la chambre unique  
(J'en aimerais deux cependant)  
Et je couvre la république  
Sous la cloche du président.  
Dans cette fertile Champagne ,  
Je pousse, à côté du chardon,  
Jusqu'au sommet de la montagne :  
Je suis melon.

En un mot, je suis le seul maître  
De ce globe où nous végétons ;  
Et, dans les planètes, peut-être  
Ai-je d'illustres rejets.  
Vous, enfin, juges peu sévères,  
Qui m'écoutez là.... tout de bon,  
Donnez-moi la main, chers confrères,  
Je suis melon.

---

**JE M'EMBÊTE!**

---

Je n'aime pas les hommes d'aujourd'hui,  
Encore moins aimerais-je les choses ;  
Assez de gens cueillent toutes les roses ;  
Moi, je ne vois que soucis et qu'ennui !  
Je voudrais bien n'être pas malhonnête,  
Et n'employer que des termes courtois ;  
Mais je le dis en ignoble patois :  
Moi, je m'embête !...

Je vois pourtant des gens qui, sans remord,  
Vont à la Bourse apprendre les nouvelles,  
Et s'informer des baisses éternelles  
Des fonds d'Espagne et des chemins du Nord.  
En écoutant l'effroyable tempête,  
Les hurlements des agents aux abois,  
Ces bonnes gens s'amuse, je le vois ;  
Moi, ça m'embête !...

Au cabaret, en lisant les journaux,  
Nos bons bourgeois font de la politique ;  
On démolit la jeune république ;  
On casse tout, verres et dominos ;

On se dispute, on crie, on se répète ;  
 En pourfendant les peuples et les rois,  
 Ces braves gens s'amuse, je le crois ;  
 Moi, ça m'embête !...

Nos élégants, Anglais par leurs dehors,  
 Par leur langage et par leur esprit rare,  
 Vont promener la canne et le cigare,  
 L'habit sans pans et le chapeau sans bords.  
 A s'incruster un lorgnon dans la tête,  
 A se poser en lions, premier choix,  
 Ces singes-là s'amuse, je le vois ;  
 Moi, ça m'embête !...

De l'Opéra jusques au Lazary,  
 Toutes les nuits, la province et la ville  
 Vont se pâmer avec monsieur Clairville,  
 Ou pleurnicher sur monsieur Dennery.  
 Du triste sort d'un amoureux honnête,  
 Des calembours d'un histrion grivois,  
 Ce bon public s'amuse, je le vois ;  
 Moi, ça m'embête !...

De ces plaisirs, que je ne comprends pas,  
 Je suis jaloux.... Je porte encore envie  
 Aux curieux qui dépensent leur vie  
 A lire Süe, et Gozlan, et Dumas ;  
 Mais, mieux encor, cet auteur qui s'entête .  
 A publier la même œuvre vingt fois,  
 H. de Balzac doit s'amuser, je crois ;  
 Moi, ça m'embête !...



Pour en sortir, il n'est que deux chemins,  
Le suicide, ou bien le mariage;  
Et ce dernier me sourit davantage,  
Quoi qu'en ait dit le commun des humains.  
Ma foi, tant pis! Je veux risquer ma tête;  
Et je ne puis qu'y gagner, je le crois;  
Car les maris s'amuse... quelquefois...  
Et je m'embête!...

---

**AUJOURD'HUI ET DEMAIN.**

---

Mes amis, le bonheur est un rêve ;  
De plaisirs entourons ses autels ;  
Le temps fuit et le banquet s'achève,  
Les flacons ne sont pas immortels.  
Mais, du moins, dans leurs gouttes dernières  
Savourons de renaissants désirs ;  
A demain les humaines misères,  
Aujourd'hui les rapides plaisirs !

Mes amis, nous avons la jeunesse,  
Nous avons la force et la santé ;  
Nous avons les songes de l'ivresse,  
Et les sens, et la virilité.  
Que longtemps notre gaité recule  
Le moment où ces biens vont finir ;  
A demain la raison incrédule,  
Aujourd'hui la foi dans l'avenir !

A nous seuls les bruyantes parties,  
Le franc rire et les refrains joyeux ;  
A nous seuls les chaudes sympathies ;  
A nous seuls les amis généreux.

... ..  
... ..  
... ..  
... ..

... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..

... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..

LES GRANDS-PÈRES.

---

Du temps de vos grands-pères,  
Vertueux grands-papas,  
Vous étiez moins sévères,  
Et vous ne grondiez pas.  
Ils vous faisaient la guerre,  
Ils faisaient comme vous ;  
Mais vous n'écoutez guère,  
Vous faisiez comme nous.

D'une âme fort égale  
Écoutant leurs leçons,  
Quand ils parlaient morale,  
Vous répondiez... Chansons !  
Et, sans reprendre haleine,  
Vous alliez, jeunes fous,  
Courir la pretantaine...  
Vous faisiez comme nous.

Vous faisiez des victimes,  
Ingrats !... Vous les trompiez ;  
Vous trompiez vos intimes,  
En trompant leurs moitiés ;

Doux liens, où le cœur seul nous guide,  
Devez-vous être un jour oubliés?...  
A demain l'égoïsme sordide,  
Aujourd'hui les saintes amitiés !

Assez tôt viendront d'autres tendresses,  
Qui, dit-on, doivent durer toujours ;  
Nous avons les changeantes maîtresses,  
Et les nuits plus belles que les jours !  
Nous avons les tailles adorables,  
Les yeux noirs et les seins argentés !  
A demain les amours raisonnables,  
Aujourd'hui les folles voluptés !

Mes amis, le vin fuit les bouteilles ;  
La clarté va manquer aux flambeaux,  
Et les fleurs meurent dans leurs corbeilles,  
Et nos chants expirent moins égaux.  
O destin, accorde-nous encore  
Un seul jour radieux et vermeil...  
Mes amis, voici poindre l'aurore :  
Saluons notre dernier soleil !

---

**LES GRANDS-PÈRES.**

---

Du temps de vos grands-pères,  
Vertueux grands-papas,  
Vous étiez moins sévères,  
Et vous ne grondiez pas.  
Ils vous faisaient la guerre,  
Ils faisaient comme vous ;  
Mais vous n'écoutez guère,  
Vous faisiez comme nous.

D'une âme fort égale  
Écoutant leurs leçons,  
Quand ils parlaient morale,  
Vous répondiez... Chansons !  
Et, sans reprendre haleine,  
Vous alliez, jeunes fous,  
Courir la pretantaine...  
Vous faisiez comme nous.

Vous faisiez des victimes,  
Ingrats !... Vous les trompiez ;  
Vous trompiez vos intimes,  
En trompant leurs moitiés ;

Et vous trompiez les vôtres,  
Qui souvent, avant vous,  
En avaient trompé d'autres...  
C'était comme chez nous.

Lorsque, changeant de rôles,  
Nous aurons des enfants,  
Nous trouverons les drôles  
Pires que leurs parents,  
Les amants moins fidèles,  
Moins sages les époux,  
Et les beautés moins belles ;  
Nous ferons comme vous.

Mais si jamais, lassée  
De son trop long repos,  
La France menacée  
Agitait ses drapeaux ;  
Reprenant votre épée,  
Que l'Europe à genoux  
De son sang vit trempée,  
Nous ferions comme vous!...

---

## UN PROPRIÉTAIRE.

---

Je possédais un parent  
Infirmes et millionnaire,  
Qui m'appelait son enfant;  
Il mourut, ce pauvre père,  
Me léguant mille soucis,  
Trois rhumatismes chroniques,  
Et six maisons magnifiques  
Sur le pavé de Paris.

Ah! monsieur, la misère!...  
N'apprenez pas un jour  
Ce qu'il en coûte pour  
Être propriétaire.

Je ne puis, dans ma maison,  
Dormir, ni manger, ni boire;  
Pan! pan! pan! c'est un maçon  
Qui m'apporte son mémoire.  
Tout conspire contre moi,  
Peintres, couvreurs, architectes,  
Contributions directes  
Qu'on double par une loi!...



Ah! monsieur, la misère!...  
N'apprenez pas un jour  
Ce qu'il en coûte pour  
Être propriétaire.

J'en possède jusqu'à six,  
De ces portiers que j'abhorre,  
Qu'il me faut loger gratis,  
Et qu'il faut payer encore!  
Mais ce n'est rien que cela;  
Chacun d'eux veut que j'insère  
Son fils dans un ministère,  
Et sa fille à l'Opéra...

Ah! monsieur, la misère!...  
N'apprenez pas un jour  
Ce qu'il en coûte pour  
Être propriétaire.

Quatre fois par an, hélas!  
Pour toucher mes honoraires,  
Je dois aller, chapeau bas,  
Frapper chez mes locataires.  
Du ton le plus radouci,  
J'ai beau demander mes termes,  
On m'accueille dans des termes  
Que je ne puis dire ici...

Ah! monsieur, la misère!...  
N'apprenez pas un jour

Ce qu'il en coûte pour  
Être propriétaire.

L'un me demande du jour,  
Un autre, de l'éclairage :  
Les modistes de ma cour  
Me demandent de l'ouvrage !  
Enfin ils s'entendent tous  
Pour consommer ma ruine,  
Jusqu'à madame Fifine  
Qui demande des verrous !

Ah ! monsieur, la misère !...  
N'apprenez pas un jour  
Ce qu'il en coûte pour  
Être propriétaire.

Sur mon dos, plus d'un quinquet  
S'est renversé par mégarde ;  
Dans un trou de son parquet  
M'a fait tomber ma mansarde ;  
Enfin, croiriez-vous qu'un jour  
Un artiste du cinquième  
M'a, sur mon escalier même,  
Appelé « monsieur Vautour?... »

Ah ! monsieur, la misère !...  
N'apprenez pas un jour  
Ce qu'il en coûte pour  
Être propriétaire.

Je chassai de ma maison  
Ce locataire incommode,  
Gardant, comme de raison,  
Son vieux lit et sa commode.  
Or, savez-vous ce qu'il fit?...  
En dépit de la censure,  
Il fit ma caricature,  
Que l'on vend à son profit.

Ah! monsieur, la misère!...  
N'apprenez pas un jour  
Ce qu'il en coûte pour  
Être propriétaire.

---

**AU COIN DU FEU.**

---

Déjà l'hiver rappelle  
Nos-députés errants,  
Et la troupe nouvelle  
Des écoliers bruyants,  
Les beautés voyageuses  
Et les chastes baigneuses...

Au coin du feu,  
Causons un peu.

Causons de toute chose,  
De nos anciens amis,  
D'arts, de vers et de prose,  
Et de plaisirs permis;  
Des beaux jours de la vie  
Et de philosophie...

Au coin du feu,  
Causons un peu.

Tenons-nous sur nos gardes :  
Pas d'avocats taquins,  
Pas de femmes bavardes,  
De vieux républicains!

Brillards de toute sorte,  
Battez-vous à la porte!...  
    Au coin du feu,  
    Causons un peu.

Lâchons nos épigrammes,  
Sans crier sur les toits;  
Des maris et des femmes  
Causons à demi-voix :  
Des absents, des absentes,  
De nos gloires récentes...  
    Au coin du feu,  
    Causons un peu.

Dans son erreur profonde,  
Si quelque esprit malsain  
Veut réformer le monde  
Qui fuit son médecin,  
Dans son docte système  
Qu'il s'embrouille lui-même...  
    Au coin du feu,  
    Causons un peu.

Des hommes de génie  
Qu'on siffle injustement,  
Soulageons l'agonie  
Par quelque mot clément;  
Sans trop de médisance,  
De leur impertinence,  
    Au coin du feu,  
    Causons un peu.

Si cela nous ennuie,  
Revenons aux vivants,  
Et causons de la pluie,  
Des brouillards et des vents;  
De l'hiver monotone,  
Et des feuilles d'automne...  
    Au coin du feu,  
    Causons un peu.

---

**VOYAGE EN ICARIE.**

---

Je suis dégoûté de la France  
Depuis qu'elle n'a plus le sou.  
Je veux pourtant faire bombance,  
N'importe comment, n'importe où.  
Foin du beau ciel de ma patrie  
Qui me crotte comme un barbet!  
Je veux aller en Icarie ;  
Allons, partons, monsieur Cabet!

Au diable soit qui me querelle !  
J'ai renié tous mes parents ;  
De mes amis le plus fidèle  
Ne me prêterait pas cinq francs.  
Les femmes... je n'en avais qu'une,  
Et pourtant... perfide Babet!...  
Mais, là-bas, la femme est commune.  
Allons, partons, monsieur Cabet!

Vous souriez, mon camarade ;  
Mais, là-bas, comme nous rirons !  
Amis comme Oreste et Pylade,  
Nous boirons et nous mangerons.

Passant ma vie à ne rien faire,  
Aimant et fumant comme un bey,  
Je deviendrai propriétaire...  
Allons, partons, monsieur Cabet!

Cabet, je puis bien vous le dire,  
Vous baissez, mon cher, vous baissez  
De vos tours on commence à rire;  
Ici nous sommes enfoncés.  
Mais, au sein de nos colonies,  
Où l'on ne sait pas l'alphabet,  
Nous passerons pour deux génies;  
Allons, partons, mon cher Cabet!

Cabet, si tu n'es pas un cuistre,  
Comme tu vas me festoyer!  
Je serai le premier ministre  
De l'empereur Cabet premier.  
Tondant de près cette canaille,  
Comme des chèvres du Thibet,  
A ses frais nous ferons ripaille;  
Allons, partons, mon cher Cabet!

Ainsi, l'âge de l'innocence  
Reviendra pour ces chérubins;  
Nous n'accepterons de la France  
Que ses femmes et que ses vins.  
Assis sur les vertes fougères,  
Soufflant dans notre galoubet,  
Nous ferons danser nos bergères;  
Allons, partons, mon bon Cabet!



Eh bien, n'êtes-vous pas des nôtres?...  
Pourquoi me tendre ainsi les bras?...  
Ah! vous faites filer les autres,  
Cabet, et vous ne partez pas!...  
Dites-moi donc, en Icarie,  
A-t-on rétabli le gibet?  
Je veux mourir dans ma patrie;  
Ne partons pas, monsieur Cabet!

---

**LES PAUVRES D'ESPRIT.**

---

Le monde est vieux, il radote ;  
Il devient savant, je croi ;  
Tout ce qui porte culotte  
Veut être un fragment de roi.  
Tout ce qui marche ou digère  
Veut son rayon de lumière,  
Et pourtant il est écrit :  
« Heureux les pauvres d'esprit ! »

A l'arbre de la science  
Chacun veut prendre un bâton ;  
Il existe même en France  
Des grands hommes qui, dit-on,  
Perdent leur langue française,  
Tant ils parlent à leur aise  
Le chinois et le sanscrit...  
Heureux les pauvres d'esprit !

La voûte des cieux sublimes  
S'abaisse aux yeux des humains ;  
L'univers n'a plus d'abîmes ;  
On plonge d'avidés mains

Dans ses entrailles profondes ;  
On va deviner des mondes  
Que le ciel nous interdit...  
Heureux les pauvres d'esprit !

Des religions nouvelles  
Apôtres aux cheveux blancs,  
Sages aux creuses cervelles,  
Magnétiseurs insolents,  
Vous illuminez la terre ;  
Chacun a son phalanstère,  
Et la croyance périt....  
Heureux les pauvres d'esprit !

Adieu l'antique ignorance,  
La sainte crédulité ;  
On n'a plus d'intelligence  
Que pour la duplicité.  
Les fripons ont la puissance ;  
Les simples ont l'indigence ;  
On les méprise, on en rit....  
Heureux les pauvres d'esprit !

---

## JE PÊCHE A LA LIGNE.

---

Il est un clair ruisseau  
Protégé par des saules,  
Qui m'offrent un rideau  
D'ombre fraîche et de gaules.  
Là, dans l'herbe et les joncs,  
Vit la troupe maligne  
Des frétilants goujons  
Que je pêche à la ligne.

Là, je trouve un réduit  
Inaccessible au monde,  
Et mon heure s'enfuit  
Au murmure de l'onde.  
Là, j'ai la paix du cœur,  
Mon potager, ma vigne  
Et mon *Parfait pêcheur*....  
Car je pêche à la ligne.

Que d'autres, plus hardis  
Et peut-être moins sages,  
Des océans maudits  
Dépeuplent les rivages !

Pour être un gros pêcheur,  
J'ai l'âme trop bénigne ;  
Leurs filets me font peur ;  
Moi, je pêche à la ligne.

Du choc des passions  
Spectateur insensible,  
Les révolutions  
Me trouvent impassible.  
Rois fous, peuples légers,  
Pour un mot, pour un signe,  
Vous vous entr'égorgez....  
Moi, je pêche à la ligne,

On dit que nos aïeux  
Sont chassés du Parnasse,  
Et que de nouveaux dieux  
Sont assis à leur place :  
Dieux qui chassez Boileau,  
Racine et Delavigne,  
Ne troublez pas mon eau :  
Moi, je pêche à la ligne.

De ce ruisseau lointain  
La source est peu connue,  
Mon poisson, bien fretin,  
Ma pêche, bien menue ;  
Mais aux décrets du sort,  
Content, je me résigne,  
Et j'attendrai la mort  
En pêchant à la ligne.

---

**LES PEUPLES.**1848.  

---

*AIR de la Sentinelle.*

Sur le palais, d'où nos rois sont chassés,  
La garde veille au salut de la France ;  
Foulant aux pieds ces lambris renversés,  
Interrogeons la nuit et le silence :

Le peuple en ses robustes doigts  
Brise une couronne flétrie ;  
Mon Dieu, qui foudroyez les rois,  
Des peuples entendez la voix,  
Veillez aussi sur ma patrie !

Ils sont bannis... respect à leurs malheurs !  
Un autre sol couvrira leur poussière ;  
La liberté, le front paré de fleurs,  
Verse sur nous sa gloire et sa lumière.

Les flots et les vents à la fois  
Sur eux déchaînent leur furie ;  
Mon Dieu, qui foudroyez les rois,  
Des peuples entendez la voix,  
Veillez aussi sur ma patrie !

Un cri s'élève!... et l'Europe est en feu!  
L'écho s'émeut, les nations se dressent!...  
Laissez passer la justice de Dieu :  
L'Océan s'ouvre, et les Alpes s'abaissent! . .  
Partout des trônes et des lois  
Croule la majesté meurtrie!...  
Mon Dieu, qui foudroyez les rois,  
Des peuples entendez la voix,  
Veillez aussi sur ma patrie!

Non, écoutez!... Le vent qui vient du nord  
N'apporte ici que des cris de vengeance ;  
Des fers cruels, plus cruels que la mort,  
Pèsent là-bas aux mains d'une autre France!...  
N'entendez-vous pas cette voix  
De la Pologne qui vous crie...  
« O vous, qui foudroyez les rois,  
Des peuples consacrez les droits,  
Et rendez-nous une patrie! »

La nuit s'achève et le ciel a grandi!  
De feux plus vifs l'orient se colore ;  
Puissent nos fils saluer ton midi,  
Astre brillant, dont nous voyons l'aurore!  
Va porter, sous des cieux plus froids,  
Un rayon à la Sibérie!...  
Mon Dieu, qui foudroyez les rois,  
Des peuples bénissez les droits,  
Veillez toujours sur ma patrie!

## JE RIS.

Les méchants ont le vin maussade,  
Les savants, le vin sérieux,  
Les bavards, le vin ennuyeux,  
Les sots, le vin malade !  
Moi, chaque fois que je suis gris,  
Je ris !

Hair n'est pas dans ma nature,  
Je ne sais pas me courroucer ;  
Que d'autres s'en aillent tancer  
La fraude et l'imposture ;  
Je les corrige à meilleur prix :  
J'en ris !

Ni les sermons ni les férules  
Ne nous ont faits plus studieux ;  
Si les hommes sont odieux,  
Rendons-les ridicules.  
Pour mieux les vouer au mépris,  
J'en ris !

Je n'ai jamais pris à partie  
Les aigles de nos facultés,



Ni les modernes sommités  
De l'homœopathie !  
Si leurs malades sont guéris,  
J'en ris !

Les dentistes couvrent la France ;  
Nous avons des sorciers plus forts,  
Qui vous font trouver des trésors,  
A dix francs par séance.  
Si les cupides y sont pris,  
J'en ris !

Je ris de toutes les folies,  
Je ris des sages tels que nous,  
Et (peut-être m'en blâmez-vous ?)  
Des femmes trop jolies ;  
Parfois aussi de leurs maris  
Je ris !

## CHAUVIN.

Lorsque Chauvin se met à boire,  
Il raconte tous ses hauts faits ;  
Et, quand il parle de sa gloire,  
De boire il ne cesse jamais.  
Près du héros octogénaire  
Les jeunes gens viennent s'asseoir.  
— Allons, Chauvin, encore un verre ;  
Ta femme te battra ce soir.

La victoire oubliait nos armes ;  
Il a bien fallu l'oublier :  
Chauvin a dévoré ses larmes  
Sous la blouse de l'ouvrier.  
Mais il est toujours militaire ;  
Le vin lui rend le souvenir....  
— Allons, Chauvin, encore un verre,  
Et tes beaux jours vont revenir.

Déjà voyez comme il s'élançe  
Par sa jeune ardeur emporté !  
Il ajoute un r à la Frrance ;  
Il en met trois à liberrrté !

II.

4

Dans le récit de chaque guerre,  
 Il ajoute un ou deux combats....  
 — Allons, Chauvin, encore un verre ;  
 Dans le nombre on ne le voit pas.

Prenant sa course vagabonde,  
 Il part, avant seize ans entiers,  
 Pour son voyage autour du monde,  
 Sans équipage et sans souliers.  
 Mais, après dix ans de misère,  
 Il était nommé caporal!...  
 — Allons, Chauvin, encore un verre ;  
 Nous te nommerons général.

« J'ai vu, dit-il, la République  
 Ébranlant le vieil univers ;  
 J'ai vu l'Italie et l'Afrique,  
 A travers les monts et les mers ;  
 Et les pyramides de pierre,  
 Que de mon nom je décorais ! »  
 — Allons, Chauvin, encore un verre .  
 Et tu verras le double après.

— « J'ai salué dans la campagne  
 Les nations à leur réveil ;  
 J'ai vu le Rhin et l'Allemagne,  
 Puis Austerlitz et son soleil ;  
 Puis le Kremlin et sa poussière,  
 Puis, après tant d'exploits.... » — Eh bien ?  
 Eh bien, Chauvin, encore un verre ;  
 Et puis tu ne verras plus rien.

**Mais, comme son maître indomptable,  
Chauvin est victime du sort ;  
Chauvin est tombé sous la table,  
En s'écriant : « Il n'est pas mort ! »  
Chauvin, restons couchés par terre,  
Unis en nous serrant la main ;  
Allons, Chauvin, encore un verre ;  
Ta femme te battra demain.**

---

**LE CHAMPAGNE.**

---

Beau prisonnier, dont les échos fidèles  
Ont retenu les chants et la gaité,  
A tes esprits je veux rendre leurs ailes ;  
Viens respirer l'air de la liberté.

Assez longtemps, dans ta prison profonde,  
Enseveli par des maîtres ingrats,  
Tu demeuras oublié de ce monde  
Qui t'aurait dû l'oubli de ses combats.

L'heure a sonné : surgis à la lumière ;  
Viens resplendir à l'éclat des flambeaux ;  
Secoue enfin cette humide poussière  
Que les hivers attachent aux tombeaux.

Tu nous diras tes refrains d'allégresse,  
Tu chanteras l'espoir et la beauté ;  
Mais laisse-moi, sous ma main qui te presse,  
Sécher les pleurs de ta captivité.

De nos beaux jours entretiens la mémoire ;  
En nos pensers rappelle la vigueur ;  
Enflamme-nous aux rayons de ta gloire ;  
Mais viens d'abord te chauffer à mon cœur.

Oui, tu frémis ; et cette douce étreinte  
Rend leurs vertus à tes sens engourdis ;  
Et sous le joug, dont tu gardes l'empreinte,  
Impatient, tu grondes et bondis !

Je veux doubler l'ardeur qui te dévore ;  
Sois donc heureux, vois, j'ai rompu tes fers ;  
Un seul lien te tient captif encore ;  
Il est brisé... pars libre dans les airs !...

Non, pas encore... un malheureux esclave  
Que l'habitude au joug a façonné,  
Quand une main a brisé son entrave,  
Reste un moment immobile, étonné.

Mais il est temps, et ton heure s'achève ;  
Je viens aider tes généreux efforts ;  
Où, regardez, il grandit, il s'élève :  
Monte, pars, vole, et répands tes trésors !

Vin de Champagne, enivrante maîtresse,  
Viens, le front libre et les cheveux épars !...  
Brise à ton tour le joug qui nous oppresse,  
Et de ton prisme éblouis nos regards.

Fais-nous savoir que la vie a des charmes,  
Qu'à nos douleurs succèdent nos plaisirs ;  
Verse à nos cœurs l'oubli de leurs alarmes,  
Verse à nos sens l'ardeur de leurs désirs !

---

**DANS CINQUANTE ANS.**

---

Enfants, ne portez pas envie  
Au flot qui court précipité ;  
Si le temps emporte la vie,  
Il donne l'immortalité.  
Le sable, que le feu dévore,  
Produit les métaux éclatants ;  
Écoutez-moi, vous qui vivrez encore  
Dans cinquante ans.

A peine aurez-vous en mémoire  
Des noms illustres aujourd'hui,  
Enfants précoces de la gloire,  
Qu'un orage emporte après lui.  
Mais, dans le ciel de notre France,  
Des astres, respectés du temps,  
Rayonneront, grandis par la distance,  
Dans cinquante ans.

Adieu, divinités fragiles,  
Petits auteurs de grands romans ;  
Adieu, romantiques argiles,  
Qui vous pensiez des monuments.

Mais salut, jeunesse divine,  
Que vont réchauffer les printemps :  
Vivez toujours, Béranger, Lamartine,  
Dans cinquante ans.

— Mais dites-nous plutôt, grand-père,  
Quand les hommes seront meilleurs,  
Quand la vertu sur cette terre  
Ne trouvera plus de railleurs,  
Quand la fraternité féconde  
Unira les peuples flottants?...  
— Dieu, mes enfants, peut seul changer le monde...  
Dans cinquante ans.

— Mais au moins, dites-nous, grand-père,  
Quand viendra l'honneur nous parler,  
Et quand la perfide Angleterre  
Sentira son île trembler ;  
Quand un étendard tricolore,  
A travers les flots inconstants....  
— Mes chers enfants, puissiez-vous vivre encore  
Dans cinquante ans !



---

## LES HOMMES UTILES.

---

A MON AMI EDMOND C.

Mon cher Edmond, qu'allez-vous faire ?  
Car enfin se croiser les bras,  
Fumer, chanter, aimer et plaire,  
C'est être inutile ici-bas.  
Pour tous les hommes raisonnables  
Le travail doit être une loi ;  
Pour être utile à vos semblables,  
Mon cher Edmond, il faut prendre un emploi.

Suivez la loi de la nature :  
Vendez à d'honnêtes bourgeois  
Des tissus à fausse mesure,  
Ou des aliments à faux poids,  
Ou des romans interminables,  
Ou du savon rafraîchissant....  
Pour être utile à vos semblables,  
Mon cher ami, faites-vous commerçant.

Si l'uniforme militaire  
Sourit plus à votre raison,  
Allez goûter sur la frontière  
Les douceurs de la garnison ;

Ou poursuivre, au milieu des sables,  
L'Arabe d'Alger à Blidah....  
Pour le repos de vos semblables,  
Mon cher ami, faites-vous donc soldat.

Ou bien consacrez vos années  
A guérir vos frères souffrants,  
Par la diète, par les saignées  
Et les visites à dix francs ;  
Puis, vos malades incurables  
Vous appelleront assassin....  
Pour la santé de vos semblables,  
Mon cher ami, faites-vous médecin.

Ou défenseur plein de courage  
De tous les orphelins français,  
Vous grugerez leur héritage,  
Mais vous gagnerez leurs procès.  
Et puis, tous les bavards aimables  
Deviennent des hommes d'État....  
Pour le bonheur de vos semblables,  
Mon cher ami, faites-vous avocat.

Mais non, demeurez inutile,  
Bravez le monde et ses brocards ;  
Restez paresseux et tranquille,  
Aimez les lettres et les arts ;  
Ayez des amis véritables,  
Fuyez le mal, cherchez le bien....  
Pour le malheur de vos semblables,  
Mon cher ami, ne faites jamais rien.

---

**LES RATS.**

---

Que font-ils donc dans mon alcôve étroite ?  
En tous les sens j'ai beau me retourner,  
De droite à gauche, et puis de gauche à droite,  
Dans le tympan ils viennent me corner !  
J'entends partout s'effondrer ma muraille ,  
Grincer le bois et le plâtre gémir ;  
Dieu ! les Titans commencent leur bataille !...  
Les rats m'empêchent de dormir :

Quel bruit ! il pleut ! il vente ! je frissonne !  
Là-bas, l'hiver.... Je pense avec horreur  
Au malheureux que le froid aiguillonne ;  
Je songe encore au pauvre voyageur.  
Dans la forêt, que l'aquilon tourmente,  
Il marche seul, oh ! comme il doit frémir !  
La forêt tombe... et la mer écumante !...  
Les rats m'empêchent de dormir.

Les yeux fermés, combien je vois de choses  
Que je ne vis jamais les yeux ouverts :  
Des diables noirs et des sylphides roses  
Tourbillonnant dans des nuages verts.

Bien loin, là-bas, j'aperçois une femme,  
Fleur du désert, que maltraite un émir....  
Je vois crouler les tours de Notre-Dame!...  
Les rats m'empêchent de dormir.

J'ai traversé l'océan Atlantique,  
J'ai découvert des pays inconnus :  
Un continent que je nomme Amérique,  
Des fleuves d'or et des hommes tout nus.  
Je veux bien haut proclamer ma conquête ;  
Sur un rocher j'essaye à m'affermir ;  
Le rocher roule et me casse la tête!...  
Les rats m'empêchent de dormir.

Ah! qu'il est doux de battre la campagne !  
Je laisse aller mes jambes au hasard ;  
Parbleu ! je suis dans la blonde Allemagne,  
Je m'en vais voir Jellachich et Mozart !  
Je vois rouler des torrents d'eau-de-vie,  
S'enfuir des rois et des canons vomir ;  
Et nos tambours entrent dans Varsovie!...  
Les rats m'empêchent de dormir.

Sur le soleil j'ai braqué ma lunette ;  
Je sens vers lui des ailes m'élever ;  
Chemin faisant, je trouve une planète  
Que Leverrier n'eût pu jamais trouver !  
Je t'y rencontre, ô ma belle maîtresse ;  
Que viens-tu faire?... Ah! je me sens blémir!...  
Un vieux magot sous mon nez la caresse....  
Les rats m'empêchent de dormir.

Bon ! me voilà dans les sombres abîmes !  
Je reconnais Babylone et Paris ;  
De l'arsenic je compte les victimes ;  
Dieu ! quel monceau de rats et de maris !  
Au bord fatal je cherche en vain Voltaire ;  
Près de Lafarge est mon chien Casimir....  
J'irai demain chez mon apothicaire ;  
Les rats enfin me laisseront dormir !

## LES ÉCREVISSSES.

*AIR de Paillasse.*

Les écrevisses autrefois  
Ne marchaient qu'en arrière ;  
Voici que des docteurs sournois  
Nous prouvent le contraire.  
Mais, croyez-le bien,  
Ils n'en savent rien,  
Ce sont pures malices ;  
Je les vois toujours  
Marcher à rebours :  
Vivent les écrevisses !

Croyez-en ces poissons savants,  
Tout est en décadence ;  
Les morts ont tué les vivants  
Bien avant leur naissance.  
Pauvres écrivains,  
Vos efforts sont vains,  
Allez, prêtres novices,  
Baiser les autels  
Des dieux immortels ;  
Vivent les écrevisses !

IL

5

Oui, bientôt on s'habillera  
Suivant l'antique mode,  
Dans tous les arts on proscrira  
La nouvelle méthode ;  
Ils sont préparés  
A siffler Duprez,  
Ponchard fait leurs délices ;  
Quant à Rossini,  
C'est déjà fini ;  
Vivent les écrevisses !

Supprimons les inventions  
De l'école nouvelle ;  
Le gaz et ses explosions  
Valent-ils la chandelle ?  
Les chemins de fer,  
Vomis par l'enfer,  
Sont du diable complices ;  
Parbleu ! les coucous  
Étaient bien plus doux !  
Vivent les écrevisses !

Doucement nous remonterons  
Le fleuve de la vie ;  
Peut-être que nous trouverons  
Sa source en Moscovie :  
Nos filles, nos sœurs,  
Pour de grands seigneurs  
Garderont leurs prémices !  
Nous aurons des rois,

**Nous en aurons trois !  
Vivent les écrevisses !**

**Mais les écrevisses, ma foi,  
Sont fort bonnes à table :  
Dans du vinaigre, croyez-moi,  
C'est un mets délectable.  
Pour des crustacés,  
Ce n'est point assez,  
Joignons-y des épices ;  
Nous les mangerons,  
Et nous chanterons :  
Vivent les écrevisses !**



---

**LES ÉCUS.**

---

Ma femme, le mariage  
N'est pas tout amusement;  
Il faut régler son ménage  
Et s'amuser sagement.  
Vois-tu bien, ma bonne amie,  
Il faut de l'économie :  
Dépensons peu ; mais surtout,  
Tâchons d'amasser beaucoup.

**UN MENDIANT.** (*Parlé.*) Monsieur, la charité, s'il vous plaît. — Laissez-moi, mon ami, je n'ai pas de monnaie.

— Mon ami, prenez-y garde,  
C'est vous que cela regarde.  
— Ma femme, tu me comprends,  
Les écus font des enfants.

Certes, nous avons d'avance  
De quoi vivre, et même plus ;  
Ce n'est rien, si l'on ne pense  
A bien placer ses écus.

Tout ce que l'argent peut rendre,  
 Il faut savoir le lui prendre;  
 L'eau va toujours à la mer,  
 Et l'argent coûte si cher!

Monsieur, etc.

— Mon ami, prenez-y garde,  
 C'est vous que cela regarde.  
 — Ma femme, tu me comprends,  
 Les écus font des enfants.

De vingt mille francs de rente,  
 Que l'on fait fructifier,  
 On peut bien en tirer trente,  
 Au moins, sans faire crier.  
 Avec dix, ou douze, ou treize,  
 Nous vivrons fort à notre aise;  
 Tout le surplus de nos frais  
 Produira des intérêts.

Monsieur, etc.

— Mon ami, prenez-y garde,  
 C'est vous que cela regarde.  
 — Ma femme, tu me comprends,  
 Les écus font des enfants.

Avec la chance commune,  
 Seulement, vois, dans vingt ans,

5.

Quelle superbe fortune  
Pour établir nos enfants,  
Doux gages de notre flamme...  
Nous en aurons deux, ma femme;  
Nos calculs seraient perdus,  
S'il en venait un de plus.

Monsieur, etc.

— Mon ami, prenez-y garde,  
C'est vous que cela regarde.  
— Ma femme, tu me comprends,  
Les écus font des enfants.

De ce que le ciel nous donne  
Jouissons honnêtement;  
Ainsi, sans nuire à personne,  
Nous vivrons en nous aimant.  
La plus maligne satire  
Sur nous n'aura rien à dire;  
Et, quant à faire du bien,  
C'est bon pour ceux qui n'ont rien.

Monsieur, etc.

— Mon ami, prenez-y garde,  
C'est vous que cela regarde.  
— Ma femme, tu me comprends,  
Les écus font des enfants.

---

**MONSIEUR BOURGEOIS.**1848.

---

Monsieur Bourgeois est un brave homme,  
Bon époux, bon père et marchand;  
Simple, rangé, sobre, économe,  
Peu vaniteux, et pas méchant.  
Mais, quand il parle politique,  
Il devient amer et caustique...

Monsieur Bourgeois,  
Prenez garde, monsieur Bourgeois,  
Vous allez vous brûler les doigts.

Monsieur Bourgeois a l'habitude  
D'aller au café tous les soirs.  
C'est là qu'il a fait une étude  
De ses droits et de ses devoirs.  
Il parle, s'agite, raisonne,  
Manifeste et pétitionne!...

Monsieur Bourgeois,  
Prenez garde, monsieur Bourgeois,  
Vous allez vous brûler les doigts.

S'il pouvait gouverner la France,  
Comme tout se mènerait mieux!

Il supprimerait la dépense,  
La police et les factieux.  
Il ferait marcher le commerce  
Et voudrait conquérir... la Perse...

Monsieur Bourgeois,  
Prenez garde, monsieur Bourgeois,  
Vous allez vous brûler les doigts.

Quand monsieur Bourgeois est colère,  
Ne soyez pas sur son chemin!  
Il passe sa journée à faire  
Ce qu'il regrettera demain.  
Pour le moindre mot, il se cabre;  
Il prend son fusil et son sabre!...

Monsieur Bourgeois,  
Prenez garde, monsieur Bourgeois,  
Vous allez vous brûler les doigts.

Il part comme une giboulée;  
Ne l'arrêtez pas, sacrebleu!  
Puis, quand la maison est brûlée,  
Il se met à crier : « Au feu ! »  
Il veut battre le locataire,  
Les pompiers et le commissaire!...

Monsieur Bourgeois,  
Prenez garde, monsieur Bourgeois,  
Vous allez vous brûler les doigts.

Puis il revient dans sa boutique,  
Penaud, mais turbulent toujours.

Sa femme , la douce Angélique ,  
Le met au pain sec pour trois jours.  
Même on ne sait, en son absence,  
Jusqu'où put aller la vengeance...

Monsieur Bourgeois.

Qu'avez-vous fait, monsieur Bourgeois?  
Vous vous êtes brûlé les doigts.

---

## LE CHATEAU ET LA CHAUMIÈRE.

---

Le seigneur de cette terre  
Habite un manoir altier,  
Et Nicolas, son fermier,  
Niche dans une chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,  
Est jaloux de Nicolas.

Le manoir est fait de pierre,  
La cabane est de cailloux;  
Mais le château, voyez-vous,  
Porte envie à la chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,  
Est jaloux de Nicolas.

Le seigneur n'a rien à faire,  
Nicolas fait tout ici.  
Le château jalouse aussi  
Le travail de la chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,  
Est jaloux de Nicolas.

Le château fait grande chère ;  
Mais, quand il peut s'échapper,  
Le seigneur s'en vient happer  
Les crêpes de la chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,  
Est jaloux de Nicolas.

Quelquefois, la nuit entière,  
On danse dans le château ;  
Mais, le soir, sur l'escabeau,  
Comme on rit à la chaumière !

Le seigneur, dit-on tout bas,  
Est jaloux de Nicolas.

Le seigneur ne dort plus guère,  
Il a souvent des ennuis ;  
Mais il voit, toutes les nuits,  
Comme on dort à la chaumière !

Le seigneur, dit-on tout bas,  
Est jaloux de Nicolas.

Le seigneur croit être père  
De deux enfants blancs et blonds ;  
Mais qu'ils sont rouges et ronds,  
Les dix gars de la chaumière !

Le seigneur, dit-on tout bas,  
Est jaloux de Nicolas.



Le seigneur à sa fermière  
A fait la cour; on l'a su :  
Mais le château n'a reçu  
Qu'un soufflet de la chaumière.

Le seigneur, dit-on tout bas,  
Est jaloux de Nicolas.

---

**LE DOCTEUR GRÉGOIRE.**

---

Le docteur que j'ai  
N'est pas agrégé ;  
Il n'a ni cordons ni grades ;  
Il est détesté  
De la faculté :  
Il guérit tous ses malades.  
Ah ! le bon docteur  
Et le remède admirable !  
C'est une liqueur  
Qu'on peut même prendre à table.

Quel plaisir,  
Quel plaisir de boire  
L'élixir  
Du docteur Grégoire !

Il dit : Mes enfants ,  
Soyez bons vivants :  
Suivez bien mon ordonnance :  
C'est la bonne humeur  
Qui fait le bonheur,  
Voilà toute la science.  
II.

Votre corps va mal ?  
Vite, prenez-moi ce verre ;  
Si c'est le moral,  
Buvez la bouteille entière.

Quel plaisir,  
Quel plaisir de boire  
L'élixir  
Du docteur Grégoire !

Au pauvre ouvrier,  
Lassé du métier,  
Et qu'on veut mettre à la diète,  
Il dit : Viens ici ;  
Tiens, prends-moi ceci :  
C'est de l'or dans ta cassette.  
Et, quand il a bu  
Le remède de Grégoire,  
L'ouvrier fourbu  
Se met à chanter victoire !

Quel plaisir,  
Quel plaisir de boire  
L'élixir  
Du docteur Grégoire !

A qui voudrait voir  
Tout le monde en noir,  
Il met des lunettes roses ;  
Aux pauvres rimeurs

Qui versaient des pleurs,  
Il a fait chanter des choses!...  
Il a guéri plus :  
Deux ou trois cents journalistes,  
Cent mille cocus  
Et quatre socialistes.

Quel plaisir,  
Quel plaisir de boire  
L'élixir  
Du docteur Grégoire!

Eh bien, la liqueur  
De ce bon docteur  
Est le jus d'une racine  
Qui vient du Pérou,  
De je ne sais où,  
De Golconde ou de la Chine...  
Non : c'est du raisin  
Qui pousse dans la campagne,  
Et qui fait du vin  
D'Argenteuil ou de Champagne.

Quel plaisir,  
Quel plaisir de boire  
L'élixir  
Du docteur Grégoire!

---

**LA BALLADE AU MOULIN.**

---

Au fond d'un pays sauvage,  
Chez les mécréants,  
Vivait un roi juste et sage,  
Voilà bien longtemps.  
Il était bon comme un père  
Et riche comme la terre. —

Jean, fais tourner le moulin,  
Mon sac n'est pas encor plein.

Ses sujets se révoltèrent  
Contre le bon roi,  
Et du trône le chassèrent,  
On ne sait pourquoi.  
Il erra de ville en ville;  
Un moulin fut son asile. —

Jean, fais tourner le moulin,  
Mon sac n'est pas encor plein.

Là, sans gloire mais sans crainte,  
Le roi travaillait.

Sans faire entendre une plainte,  
Le meunier chantait.

Il dormait la nuit entière ;  
Jadis il ne dormait guère. —

Jean, fais tourner le moulin,  
Mon sac n'est pas encor plein.

Mais, un jour, dans sa chaumière,  
Vinrent bien des gens

Qui l'avaient chassé naguère :

Ils sont si changeants !

« Reprenez votre couronne.

— Non, dit-il, je vous la donne. » —

Jean, fais tourner le moulin,  
Mon sac n'est pas encor plein.

« Ma femme sera meunière,  
Meuniers mes enfants.

L'eau coule dans la rivière,

Le blé pousse aux champs ;

Tout le reste change, change,

Mais le pain toujours se mange. » —

Jean, arrête le moulin :

Voilà que mon sac est plein.

---

**LE CARNAVAL**  
**A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.**

1850.

---

Je suis moulu, j'ai la tête fêlée ;  
Quel cauchemar ! quel affreux bacchanal !  
Mes chers amis, je viens de l'Assemblée ;  
Nos députés fêtaient le carnaval.

Tous déguisés, ventrus ou démocrates,  
Dissimulaient leurs voix et leurs talents ;  
A droite étaient des diables écarlates ;  
Sur la montagne erraient des pierrots blancs.

Et cependant le costume et le masque  
Allaient si bien à chaque mannequin,  
Qu'on ne voyait, dans la troupe fantasque,  
Pas un paillasse et pas un arlequin.

L'archet en main siégeait sur une table  
Dupin-Musard, Dupin-Paganini,  
Dupin poli, Dupin méconnaissable,  
Dupin ganté, brossé, frisé, verni.

Thiers en chicard s'élançait à la danse ;  
Gargantua sorti de son étui ,  
Il était grand , grâce à l'impertinence  
De son plumet trois fois plus haut que lui.

Un autre avait les traits d'Alcibiade :  
C'était Crémieux.... Près de lui, frais tondu ,  
Oubliant tout, ses mœurs et sa triade ,  
Pierre Leroux sautait comme un pendu.

Dans un fauteuil était un petit père ,  
Maigre et chétif, avec un habit vert ;  
Je reconnus le masque de Voltaire :  
Le croirait-on?... C'était Montalembert.

Il s'écriait : « Le pape n'est qu'un homme!... »  
Il foudroyait les jésuites surpris :  
Et je voyais les citoyens de Rome  
Trembler devant le Romain de Paris.

Falloux et lui, joints par la destinée ,  
Sans être amis, ont le même drapeau ;  
Ainsi l'on voit, sur une cheminée ,  
Près de Voltaire un buste de Rousseau.

Une peau d'ours couvrait deux personnages  
Qui, tour à tour, servirent les tyrans ;  
Et les huissiers poursuivaient trois sauvages  
Qui refusaient de toucher vingt-cinq francs.



Preux défenseur des veuves en souffrance,  
Second ténor, des premiers au besoin,  
Bac soupirait une tendre romance,  
Et se tenait tranquille dans son coin.

Sur un amas de titres et de chartes,  
Trônait Barrot, qui prévit Février,  
Le grand Barrot, Barrot tireur de cartes,  
Magnétiseur, somnambule et sorcier.

Il prédisait à monsieur La Palisse  
Que nous mourrions avant d'être enterrés ;  
A trois maris, qu'ils auraient la jaunisse,  
A deux banquiers, qu'ils seraient décorés.

Le gros Thouret paraissait en abeille,  
Favre en curé, Changarnier en pékin ;  
Je vis Lagrange en marquis de la veille,  
Avec Murat en roi du lendemain.

Molé chantait une ronde bachique,  
Mauguin tonnait contre les avocats ;  
Berryer criait : « Vive la République !... »  
Greppo parlait, Charras ne parlait pas.

Dieu ! quel gâchis ! quel étrange amalgame !  
Comment va-t-on les retrouver demain ?  
J'ai vu Nadaud composant un gros drame,  
J'ai vu Hugo la truelle à la main.

Chacun des deux, par un échange honnête,  
De son confrère avait pris la façon :  
L'un bâtissait des murs comme un poète,  
L'autre faisait des vers comme un maçon.

Pourtant, je vis aussi, je le confesse,  
Des citoyens plus dignes de ce nom,  
Loin de la foule, ainsi que la sagesse,  
Loin des excès, comme on peint la raison.

Ils étaient peu, mais grande est l'espérance  
Qui les soutient à travers les partis ;  
Je saluai l'avenir de la France,  
Et, tenant bien mes poches, je sortis.

En franchissant cette enceinte sonore,  
Je vis, flairant la salle des élus,  
Émile, et ceux qui n'y sont pas encore,  
Avec Armand, et ceux qui n'y sont plus.

Dancez, sautez : le carnaval commence ;  
Ouvrez la Chambre et fermez l'Opéra ;  
Déguisez-vous, députés de la France,  
Déguisez-vous, et l'on vous aimera.

---

**LES DIEUX.**

---

Les dieux s'en vont, disent les sages :  
La raison a tué la foi.  
Sur un océan plein d'orages,  
Plutôt que de voguer sans loi,  
Rendez-nous la mythologie  
Avec ses dieux grands et petits ;  
Faites-nous croire à la magie :  
Tous les dieux ne sont pas partis.

Quelle est cette blonde déesse  
Qu'un temple ne peut contenir ?  
Inclinez-vous : c'est la jeunesse  
Qui s'élançe vers l'avenir.  
Elle a l'audace ; elle veut croire  
A tous les nobles appétits,  
A l'amour et même à la gloire :  
Tous les dieux ne sont pas partis.

Après d'elle est la folle fille  
Qui d'un banquet fait son autel ;  
Ses yeux sont un flambeau qui brille,  
Sa voix est un rire éternel.

Elle chante toutes les causes ,  
Elle boit à tous les partis ;  
C'est la gaité semant des roses :  
Tous les dieux ne sont pas partis.

Avec plus d'art et de mystère ,  
Un dieu gouverne tous nos sens :  
L'amour, aussi vieux que la terre,  
Aussi jeune que le printemps.  
Par ses tourments ou par ses charmes  
Il tient nos cœurs assujettis ,  
Plein de plaisirs et plein de larmes :  
Tous les dieux ne sont pas partis.

Et toi, qui des seules injures  
Veux toujours prendre la moitié,  
Baume de toutes les blessures ,  
Salut à toi, sainte amitié !  
Malheureux qui n'rait l'empire  
Des liens qu'il n'a pas sentis !  
Plus malheureux qui les déchire !...  
Tous les dieux ne sont pas partis.

Mais non : ces dieux imaginaires  
Ne sont que les rayons du jour.  
Un seul maître verse à nos sphères  
Le soleil, la vie et l'amour.  
Pour les grands il fit la clémence ,  
Le courage pour les petits ;  
A tous il donne l'espérance :  
Tous les dieux ne sont pas partis.

---

**BONHOMME.**

---

Vous ne savez pas mon âge ?  
J'ai bientôt quatre-vingts ans :  
Après un si long voyage ,  
On a connu bien des gens.  
Mais je suis bon camarade ,  
Et toujours jeune d'humeur ;  
Je ne suis jamais malade ;  
J'ai bonne jambe et bon cœur.

C'est Bonhomme  
Qu'on me nomme ;  
Ma santé, c'est mon trésor ;  
Et Bonhomme vit encor.

Il pleut ? J'ai mon parapluie ;  
Il fait froid ? J'ai mon manteau.  
Si par hasard je m'ennuie ,  
Je m'en vais voir couler l'eau.  
La nature tutélaire  
Veille sur les passereaux ;  
Je laisse tourner la terre ;  
Je ne lis pas les journaux.

C'est Bonhomme  
 Qu'on me nomme ;  
 Ma gaité, c'est mon trésor,  
 Et Bonhomme rit encor.

J'avais assez de richesse ;  
 Mais je fus trop obligeant,  
 Ce qui fait qu'en ma vieillesse  
 Je n'ai pas beaucoup d'argent.  
 A quoi pourrais-je prétendre ?  
 Les petits vivent de peu ;  
 J'ai du vin et du pain tendre,  
 Et le soleil du bon Dieu.

C'est Bonhomme  
 Qu'on me nomme ;  
 Ma santé, c'est mon trésor ;  
 Et Bonhomme vit encor.

De tous côtés j'entends dire :  
 « Que ces jeunes gens sont fous ! »  
 Je ne fus meilleur ni pire  
 Que la plupart d'entre vous.  
 Eh quoi ! pour des peccadilles  
 Gronder ces pauvres amours !  
 Les femmes sont si gentilles !...  
 Et l'on n'aime pas toujours.

C'est Bonhomme  
 Qu'on me nomme ;

Ma gaité, c'est mon trésor ;  
Et Bonhomme rit encor.

Rien ne peut plus me surprendre ;  
Là-bas j'irai sans regret ;  
Et, quand il faudra m'y rendre,  
J'aurai mon paquet tout prêt.  
J'ai fait quelque bien sur terre ;  
Bientôt je n'en ferai plus ;  
Quand je serai sous la pierre,  
Je veux qu'on mette dessus :

« C'est Bonhomme  
Qu'on me nomme ;  
Ma gaité fut mon trésor.... »  
Mais Bonhomme vit encor !

---

**LA SOLUTION.**1851.  

---

On nous promet des merveilles :  
Nous interrogeons les cieux ;  
Nous ouvrons les deux oreilles,  
Nous écarquillons les yeux.

Bon , bon ! Remplis mon verre ;  
Nous avons quelqu'un là - haut  
Qui sait ce qu'il faut faire ,  
Et qui fera ce qu'il faut.

Par les passions contraires  
Les hommes sont désunis ;  
Et nous avons tant de frères ,  
Que nous n'avons plus d'amis.

Bon , bon ! Remplis mon verre ;  
Nous avons quelqu'un là - haut  
Qui sait ce qu'il faut faire ,  
Et qui fera ce qu'il faut.



Chaque cause a son apôtre;  
L'un prétend que Dieu le veut :  
Dieu ne le veut pas, dit l'autre;  
Entendez-vous, s'il se peut.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;  
Nous avons quelqu'un là - haut  
Qui sait ce qu'il faut faire,  
Et qui fera ce qu'il faut.

Mon portier, tous les dimanches,  
Est rouge comme le feu ;  
Mes blanchisseuses sont blanches,  
Mon marchand de vin est bleu.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;  
Nous avons quelqu'un là - haut  
Qui sait ce qu'il faut faire,  
Et qui fera ce qu'il faut.

Un malade se lamente,  
Il appelle un médecin ;  
Il en vient sept cent cinquante  
De la Garonne au Bas-Rhin.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;  
Nous avons quelqu'un là - haut  
Qui sait ce qu'il faut faire,  
Et qui fera ce qu'il faut.

L'un l'attaque par derrière,  
Avec des moyens nouveaux.  
Il lui faut du riz, dit Pierre;  
Paul ordonne des pruneaux.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;  
Nous avons quelqu'un là - haut  
Qui sait ce qu'il faut faire,  
Et qui fera ce qu'il faut.

Il n'est plus temps que l'on rie :  
Armons-nous et combattons ;  
Il faut sauver la patrie ;  
Nous sommes bourgeois... votons !

Bon, bon ! Remplis mon verre ;  
Nous avons quelqu'un là - haut  
Qui sait ce qu'il faut faire,  
Et qui fera ce qu'il faut.

La patience a ses bornes ;  
Voisin, il faut en finir ;  
Nous allons montrer les cornes ;  
Qu'on sache à quoi s'en tenir.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;  
Nous avons quelqu'un là - haut  
Qui sait ce qu'il faut faire,  
Et qui fera ce qu'il faut.

Prenons de sacrés emblèmes  
Pour effrayer les poltrons :  
Faisons-nous peur à nous-mêmes,  
Quand nous nous regarderons.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;  
Nous avons quelqu'un là - haut  
Qui sait ce qu'il faut faire,  
Et qui fera ce qu'il faut.

Nous voulons un capitaine  
Digne de pareils soldats :  
Nommons tous Croquemitaine,  
Pour qu'il ne nous mange pas.

Bon, bon ! Remplis mon verre ;  
Nous avons quelqu'un là - haut  
Qui sait ce qu'il faut faire,  
Et qui fera ce qu'il faut.

Que chacun à nu se montre :  
Mes amis, dépouillons-nous ;  
Êtes-vous pour, ou bien contre ?  
Sacrebleu ! prononcez-vous !

Bon, bon ! Remplis mon verre ;  
Nous avons quelqu'un là - haut  
Qui sait ce qu'il faut faire,  
Et qui fera ce qu'il faut.

.....

**La nature est immortelle ;  
Il est encor de beaux jours ;  
Ma maîtresse est toujours belle ,  
Mes amis m'aiment toujours.**

**Bon , bon ! Remplis mon verre ;  
Nous avons quelqu'un là - haut  
Qui sait ce qu'il faut faire ,  
Et qui fera ce qu'il faut.**

---

**LES IMPOTS.**1851.

---

Bien que j'aie une patente,  
Une femme et des enfants,  
Je n'aime pas qu'on plaisante  
Des impôts ; je le défends.  
D'enrichir notre patrie  
Nous devons être contents.  
Augmentez-les, je vous prie,  
Messieurs les représentants.

Mon voisin me scandalise  
Par un luxe ruineux ;  
Tous les jours, sous sa remise,  
Roulent des chars orgueilleux.  
J'entends dans son écurie  
Hennir trois chevaux fringants. ..  
Imposez-les, je vous prie,  
Messieurs les représentants.

Ma femme est assez jolie ;  
J'en suis même un peu jaloux,

Car elle aime à la folie  
Les chats blancs et les chiens roux.  
De cette ménagerie  
J'abhorre les habitants....  
Imposez-les, je vous prie,  
Messieurs les représentants.

J'accueille dans ma boutique  
Des jeunes gens pommadés;  
Je ménage leur pratique,  
Mais je crains leurs procédés.  
Ils en veulent à Marie,  
Et j'ai déjà quatre enfants...  
Imposez-les, je vous prie,  
Messieurs les représentants.

Je ne bois que de l'eau claire;  
Par goût, je ne fume pas :  
Frappez le vin et la bière;  
N'épargnez point les tabacs;  
Seulement, l'épicerie  
Souffre depuis bien longtemps.  
Dégrevez-la, je vous prie,  
Messieurs les représentants.

---

**LES RÉFORMES.**1851.

---

Le monde a des abus énormes ;  
Il est bien temps de changer tout.  
Nous allons faire des réformes :  
Nous ne laisserons rien debout.  
D'abord, réformons nos costumes ;  
Dépouillons-nous du bas en haut...  
Mais nous n'avons ni poils ni plumes,  
Et, l'hiver, il ne fait pas chaud.

Après tout, mon compère,  
Le monde est fait comme cela.  
Conservons notre habit vulgaire ;  
Abandonnons cette réforme - là.



Il est une chose incongrue  
Qui m'a toujours fort irrité :  
Nous n'avons pas pignon sur rue,  
Et l'on parle d'égalité !

Tant pis pour mon propriétaire ;  
 Je ne veux plus rien lui payer...  
 Mais, dans trois mois, un prolétaire  
 Viendra toucher notre loyer...

Après tout, mon compère,  
 Le monde est fait comme cela.  
 Payons notre propriétaire ;  
 Abandonnons cette réforme-là.



La famille est un esclavage ;  
 Les grands parents ont fait leur temps.  
 Abolissons le mariage :  
 Que les maris seront contents !  
 Mais voilà bien longtemps que j'aime  
 Celle que je nomme tout bas ;  
 Et, si je la veux pour moi-même,  
 Je veux qu'un autre ne l'ait pas.

Après tout, mon compère,  
 Le monde est fait comme cela.  
 On aime sa femme et sa mère ;  
 Abandonnons cette réforme-là.



Bornons-nous à la politique :  
 Jadis nous fûmes libéraux ;



Nous préparions la république ;  
Nous nous conduisions en héros.  
Aujourd'hui, c'est tout le contraire ;  
Mais, que reviennent les Tarquins,  
Et, si je sais bien notre affaire,  
Nous deviendrons républicains.

Après tout, mon compère,  
Le monde est fait comme cela.  
Laissons la république faire ;  
Abandonnons cette réforme-là.



Récapitulons, mon compère :  
Je vois que nous ne changeons rien ;  
Alors, laissons tourner la terre,  
Et proclamons que tout est bien.  
Mais nous tombons dans les extrêmes ;  
Je crois que nous devenons vieux.  
Si nous nous réformions nous-mêmes,  
Peut-être que tout irait mieux.

Qu'en dis-tu, mon compère ?  
Le monde est fait comme cela.  
Commençons par savoir nous taire ;  
Tâchons d'avoir cette réforme-là.

## PANDORE

ou

## LES DEUX GENDARMES.

Deux gendarmes; un beau dimanche,  
Chevauchaient le long d'un sentier;  
L'un portait la sardine blanche,  
L'autre le jaune baudrier.

Le premier dit d'un ton sonore :  
« Le temps est beau pour la saison.

— Brigadier, répondit Pandore,  
Brigadier, vous avez raison. »

Phœbus, au bout de sa carrière,  
Put encor les apercevoir;  
Le brigadier, de sa voix fière,  
Troubla le silence du soir :

« Vois, dit-il, le soleil qui dore  
Les nuages à l'horizon.

— Brigadier, répondit Pandore,  
Brigadier, vous avez raison.

— Ah! c'est un métier difficile :  
Garantir la propriété;

II.

8

Défendre les champs et la ville  
 Du vol et de l'iniquité !  
 Pourtant, l'épouse qui m'adore  
 Repose seule à la maison.  
 — Brigadier, répondit Pandore,  
 Brigadier, vous avez raison.

— Il me souvient de ma jeunesse ;  
 Le temps passé ne revient pas...  
 J'avais une folle maîtresse  
 Pleine de mérite et d'appas.  
 Mais le cœur... (pourquoi?... je l'ignore.)  
 Aime à changer de garnison.  
 — Brigadier, répondit Pandore,  
 Brigadier, vous avez raison.

— La gloire, c'est une couronne  
 Faite de rose et de laurier ;  
 J'ai servi Vénus et Bellone :  
 Je suis époux et brigadier.  
 Mais je poursuis ce météore  
 Qui vers Colchos guidait Jason...  
 — Brigadier, répondit Pandore,  
 Brigadier, vous avez raison. »

Puis ils révèrent en silence ;  
 On n'entendit plus que le pas  
 Des chevaux marchant en cadence ;  
 Le brigadier ne parlait pas.

**Mais, quand revint la pâle aurore,  
On entendit un vague son :  
« Brigadier, répondait Pandore,  
Brigadier, vous avez raison. »**

---

## L'HISTOIRE DU MENDIANT.

---

Jeunes gens qui chantez à table,  
Prenez pitié de moi : j'ai faim.

— Non. — Laissez prendre au pauvre diable,  
J'ai soif, une goutte de vin.

— Non. — Ma nudité me fait honte ;  
J'ai froid. — Allons, c'en est assez !

— Voulez-vous que je vous raconte  
Une histoire des temps passés ?

— Ah ! voyons ton histoire ;

Va, nous t'écoutons tous ;

Te croira qui voudra te croire ;

Allons, vieillard, divertis-nous.

— « Un jour, dans un festin immense,

Les grands du monde étaient assis,

La richesse avec la puissance

De tout temps et de tout pays.

Déjà, dans la noble assemblée,

Le plaisir allait grandissant,

Lorsque, sur la porte ébranlée,

Heurta le bâton d'un passant. »

— Ah! ah! la bonne histoire!  
 Va, nous t'écoutons tous;  
 Te croira qui voudra te croire;  
 Allons, vieillard, divertis-nous.

— « Alors, une voix lamentable :  
 Seigneur de ce lieu, laisse-moi  
 Prendre les miettes de la table;  
 Je prfrai le bon Dieu pour toi.  
 — Qui donc es-tu? — Je suis ton frère.  
 — Toi? Veux-tu railler, par hasard?  
 Je suis l'empereur de la terre,  
 Et je me nomme Balthazar! »

— Ah! ah! la bonne histoire!  
 Va, nous t'écoutons tous;  
 Te croira qui voudra te croire;  
 Allons, vieillard, divertis-nous.

— « Et moi, je me nomme Lazare;  
 Tu t'en souviendras quelque jour.  
 Pour le pauvre tu fus avare;  
 Tu deviendras pauvre à ton tour.  
 Et vous, les heureux de la terre,  
 N'avez-vous plus de charité?  
 Qui veut soulager ma misère?  
 Qui veut couvrir ma nudité? »

— Ah! ah! la bonne histoire!  
 Va, nous t'écoutons tous;

**Te croira qui voudra te croire ;  
Allons, vieillard, divertis-nous.**

— « D'effroi leur âme était saisie :  
Tiens, dit l'un, accepte mon pain.  
Prends mes bijoux, dit Aspasia ;  
Prends mon manteau, dit saint Martin.  
Et lui, sur une ligne étroite,  
Promenant son bâton fatal :  
« Hommes de bien, passez à droite ;  
Restez à gauche, hommes de mal ! »

— Ah ! laissez votre histoire ;  
Vieillard, asseyez-vous ;  
Venez, venez manger et boire,  
Et priez le bon Dieu pour nous.

## MON HÉRITAGE.

Mon cher, il faut que tu penses  
Au repos de tes vieux jours ;  
De l'argent que tu dépenses  
Tu te souviendras toujours.  
As-tu fait, pour un autre âge,  
Quelque placement prudent ?  
— Moi ? J'attends un héritage,  
Et je chante en l'attendant.

— As-tu donc, en Amérique,  
Un vieil oncle invétéré?...  
Une tante apoplectique,  
Ou bien un cousin curé ?  
— Non. Je n'ai, pour tout potage,  
Que mes frères en Adam ;  
Mais j'attends un héritage,  
Et je chante en l'attendant.

— As-tu quelque chose en vue,  
Quelque place, quelque état,  
Quelque fille bien pourvue ?  
Veux-tu te faire soldat,



Usurier prêtant sur gage,  
Ou bien avocat plaidant?  
— Non. J'attends un héritage,  
Et je chante en l'attendant.

Car il doit être sur terre  
Au moins un riche garçon,  
Au moins une douairière  
Qu'amusera ma chanson.  
Grâce à ma gaité, je gage  
Qu'ils riront en décédant;  
Et j'attends leur héritage,  
Et je chante en l'attendant.

Il viendra bientôt, te dis-je,  
Je ne sais d'où ni comment...  
Il se peut qu'on le rédige,  
Quelque part, en ce moment.  
Toi qui signes cette page,  
Je te pleure... et cependant  
J'accepte ton héritage,  
Et je chante en l'attendant.

On frappe... C'est mon affaire;  
J'entends le bruit d'un papier :  
Entrez, monsieur le notaire...  
Ah! pardon, c'est un huissier.  
Mais, baste! on sait que le sage  
Est prêt à tout accident;  
Et j'attends mon héritage,  
Et je chante en l'attendant.

---

**MES MÉMOIRES.**

---

César contait ses victoires ;  
Nous dépassons les anciens :  
Mon portier fait ses Mémoires ;  
Je veux publier les miens.  
Car enfin toute la terre  
Se demanderait pourquoi  
L'histoire ne parle guère  
D'un grand homme tel que moi.

Allons, mon encre et mes plumes,  
Tracez, pour mes descendants,  
Mes Mémoires, deux volumes  
In-octavo, douze francs !

Il faut que l'on sache au juste  
A quelle heure je suis né,  
Où l'on doit placer mon buste,  
Si j'étais ou non l'aîné.  
Je compterai les fenêtres  
De mon antique maison ;  
Je vieillirai mes ancêtres ;  
J'embrouillerai mon blason.

Allons, mon encre et mes plumes,  
Tracez, pour mes descendants,  
Mes Mémoires, deux volumes  
In-octavo, quinze francs!

Je parle de mon enfance :  
Je fus malade souvent.  
Quand on songe que la France  
Pouvait perdre cet enfant!  
A ma naissance, ma mère  
De langes m'enveloppa ;  
Puis je marchai sans lisière ;  
A dix mois, je dis : « Papa! »

Allons, mon encre et mes plumes,  
Tracez, pour mes descendants,  
Mes Mémoires, trois volumes  
In-octavo, dix-huit francs!

Il faut aussi que l'on sache  
L'heure de mes déjeunés,  
La couleur de ma moustache  
Et la coupe de mon nez.  
Je veux mettre à nu mon âme,  
Avec toutes ses vertus ;  
J'y joindrai même, en réclame,  
Des défauts que je n'ai plus.

Allons, mon encre et mes plumes,  
Tracez, pour mes descendants,

Mes Mémoires, cinq volumes  
In-octavo, vingt-cinq francs!

Je raconte mon voyage  
De Pontoise à Saint-Germain ;  
Remarquez bien ce passage :  
Je fais l'aumône en chemin.  
C'est quatre sous qu'il m'en coûte ;  
Mais mes neveux apprendront  
Tout ce que j'ai fait en route ;  
Ces papiers le leur diront.

Allons, mon encre et mes plumes,  
Tracez, pour mes descendants,  
Mes Mémoires, six volumes  
In-octavo, trente francs!

Je montrerai mes maîtresses  
Dans un discret négligé :  
Deux grisettes, trois duchesses,  
Madame A\*\*\*, mylady G\*\*\*.  
Je couronnerai de roses  
Les vierges de l'Opéra ;  
Je raconterai des choses  
Que personne ne croira.

Allons, mon encre et mes plumes,  
Tracez, pour mes descendants,  
Mes Mémoires, dix volumes  
In-octavo, deux cents francs!

Qu'on me lise, et qu'on s'étonne !  
Je ne ménagerai rien ;  
Je n'épargnerai personne :  
Mes amis, tenez-vous bien !  
Indulgent pour moi que j'aime,  
Je m'élève un Panthéon,  
Et, Plutarque de moi-même,  
J'égale Napoléon.

Allons, mon encre et mes plumes,  
Tracez, pour mes descendants,  
Mes Mémoires, cent volumes  
In-octavo, mille francs !

---

**LA VIEILLE SERVANTE.**

---

Gudule est la vieille servante  
Qui nous tint petits en ses bras ;  
L'âge a rendu sa main tremblante ;  
Un long fauteuil retient ses pas.  
Elle est près du foyer qui brille,  
Comme un vieux portrait de famille.

Allons, Gudule, endormez-vous :  
La cloche va tinter huit coups.

Dans sa pauvre tête alourdie  
On sent décroître sa raison ;  
Toute la famille est grandie ;  
Elle est l'enfant de la maison.  
Nous berçons sa triste vieillesse  
Comme elle fit notre jeunesse.

Allons, Gudule, endormez-vous :  
La cloche va tinter huit coups.

Gudule est quelquefois grondeuse,  
Surtout quand le temps va changer ;

II.

9

Nous écoutons sa voix pleureuse,  
Sans rire et sans nous corriger.  
Chez nous, on n'oserait rien faire  
Sans son avis... qu'on ne suit guère.

Allons, Gudule, endormez-vous :  
La cloche va tinter huit coups.

Nous lui racontons les merveilles  
Dont jadis elle nous parlait ;  
Elle écoute des deux oreilles,  
En égrenant son chapelet.  
Nous contons l'histoire éternelle  
Du diable ou de la fée Urgèle.

Allons, Gudule, endormez-vous :  
La cloche va tinter huit coups.

Gudule, autrefois économe,  
Devint avare à soixante ans ;  
Chaque année arrondit la somme  
Qu'elle amasse pour ses enfants.  
Or, elle n'a garçon ni fille :  
Nous sommes toute sa famille.

Allons, Gudule, endormez-vous :  
La cloche a tinté ses huit coups.

## MA PHILOSOPHIE.

Socrate à mes yeux est un sage ;  
J'honore Aristote et Platon ;  
Épicure plaît davantage ;  
J'admire et Voltaire et Newton.  
Après eux, je prends la parole...  
Qui? moi, vous donner des leçons? —  
Oui. Puisqu'on fait tout en chansons,  
En chantant je fonde une école.

Mes amis, voilà  
Ma philosophie ;  
Heureux qui se fie  
A ces chansons-là!

Le premier pas dans la sagesse,  
C'est l'amour d'un Dieu révélé ;  
C'est le mépris de la richesse ;  
On peut l'avoir, puisque je l'ai.  
On trouve, aussi bien qu'en un livre,  
Ce dogme écrit au fond du cœur,  
Ce conseil, donné par l'honneur,  
De bien penser et de bien vivre.

472703



Mes amis, voilà  
Ma philosophie ;  
Heureux qui se fie  
A ces chansons-là!

Eh quoi! philosophe ascétique,  
Quel oubli fais-tu de tes sens? —  
Ah! voici le moment critique :  
Le corps a des besoins puissants.  
Notre âme, qui prie et qui pense,  
Nous laisse encor quelques loisirs ;  
Sans débauche il est des plaisirs,  
Et des libertés sans licence.

Mes amis, voilà  
Ma philosophie ;  
Heureux qui se fie  
A ces chansons-là!

Soyons toujours ce que nous sommes,  
Frères par notre infirmité ;  
On peut, en méprisant les hommes,  
Aimer encor l'humanité.  
Semez, semez, sans espérance,  
Les bienfaits qui font des ingrats ;  
La vertu ne me touche pas  
Quand elle attend sa récompense.

Mes amis, voilà  
Ma philosophie ;  
Heureux qui se fie  
A ces chansons-là!

Surtout, n'augmentez pas le nombre  
De nos politiques étroits ;  
Vivez en paix, restez à l'ombre ;  
Les devoirs sont avant les droits.  
Bravez l'opinion fragile,  
Et marchez d'un pas affermi ;  
Quand vous n'auriez qu'un seul ami,  
C'en est assez pour être utile.

Mes amis, voilà  
Ma philosophie ;  
Heureux qui se fie  
A ces chansons-là !

J'en étais là de ma doctrine,  
Lorsqu'une voix me dit tout bas :  
« Est-ce là ta muse badine ?  
Chante, et ne nous sermonne pas ! »  
Soit ! J'abandonne mon système ;  
Qu'un autre vous l'explique mieux,  
Et, s'il n'est pas trop ennuyeux,  
Je le prends pour maître, et je l'aime.

Mes amis, voilà  
Ma philosophie ;  
Heureux qui se fie  
A ces chansons-là !

## LES DEUX NOTAIRES.

Hé ! bonjour, maître Robin.  
— Collègue, ouvrez-moi la porte ;  
C'est un contrat que j'apporte  
A parapher, ce matin.  
La cliente est fort gentille ;  
Vous savez que c'est la fille  
De monsieur André Bontemps ;  
Elle a bientôt dix-huit ans.

Ah ! maître Lebègue,  
Mon très-cher collègue,  
Vous souvenez-vous du temps  
Où nous avions dix-huit ans ?  
Nous étions de gais compères,  
Et nous n'étions pas,  
Hélas !  
Et nous n'étions pas  
Notaires !

Que nous étions beaux à voir  
Au sein de la capitale !  
Comme feu Sardanapale,  
Nous festinions chaque soir.  
On disait : Voilà des princes

Qui sortent de leurs provinces....

— Nous disons que le futur

Se nomme monsieur Arthur....

— Ah! maître Lebègue,

Mon très-cher collègue,

Paris est un bel endroit ;

Nous y faisons notre droit ;

Nous étions célibataires ;

Et nous n'étions pas,

Hélas !

Et nous n'étions pas

Notaires !

Avous-nous joué des tours

A la portière majeure,

Qui nous gourmandait, à l'heure

Où l'on ne vient pas du cours !

Un soir, que nous étions quatre,

Nous avons failli la battre....

— Nous disons que les parents

Compteront cent mille francs....

— Ah! maître Lebègue,

Mon très-cher collègue,

Nous fumions et nous chantions ;

Même parfois nous dansions

Des polkas un peu légères ;

Et nous n'étions pas,

Hélas !

Et nous n'étions pas

Notaires !

— Te rappelles-tu Clara ?

— Parbleu ! c'était la grisette,

Avec son nez en trompette,

Ses yeux noirs, et cætera.

Et puis, elle était si vive,

Si fidèle, si naïve !...

— Hum ! le régime adopté

Sera la communauté....

— Ah ! maître Lebègue,

Mon très-cher collègue,

Elle m'adorait.... — Tais-toi :

Elle était folle de moi.

— Nous étions déjà confrères ;

Mais nous n'étions pas,

Hélas !

Mais nous n'étions pas

Notaires !

— Chut ! Robin, tâchons, mon vieux,

De nous regarder sans rire ;

Songe à ce qu'on pourrait dire

Si l'on nous connaissait mieux.

Tu sais bien que mon épouse

Est un tant soit peu jalouse.

Il faut bien se résigner....

Il ne reste qu'à signer.

— Ah ! maître Lebègue,

Mon très-cher collègue,

Vous êtes un scélérat....

N'oublions pas mon contrat :

**Nous nous en passions naguères ,  
Quand nous n'étions pas ,  
Hélas !  
Quand nous n'étions pas  
Notaires !**

---

**LA PETITE VILLE.**

---

J'habite une petite ville  
Où l'on tient des propos affreux ;  
Nous sommes là deux ou trois mille  
Citoyens des plus dangereux.  
L'on médit, l'on glose, l'on tranche ;  
Croiriez-vous qu'en plein jour on dit...  
On dit qu'il fait beau le dimanche,  
Quand il a plu le vendredi.

Pas de question qu'on n'aborde  
Dans ce petit pays perdu ;  
On oserait parler de corde  
Dans la demeure d'un pendu.  
On n'a plus de respect pour l'âge :  
L'autre jour un enfant m'a dit...  
M'a dit qu'à souffler le potage,  
Le potage se refroidit.

Dans ce tripot qui se déguise  
Sous le nom de Cercle des Arts,  
Il faut voir comme on catéchise  
Les rois, les sultans et les czars..

En s'abreuvant de limonade,  
Le docteur Chavasson prétend...  
Prétend qu'on est toujours malade,  
Quand on n'est jamais bien portant.

Une célibataire infirme  
Dit qu'un berger lui jette un sort ;  
Une veuve agréable affirme  
Que Louis dix-sept n'est pas mort.  
En cousant une carmagnole,  
Une couturière soutient...  
Soutient que l'amant qui s'envole  
Ne vaut pas le mari qu'on tient.

Le dimanche, on dîne en famille ;  
Mais, quand arrive le café,  
Une mère emmène sa fille,  
Tant son cousin est échauffé.  
Il faut chanter, dit le notaire ;  
Mais un vieux marguillier répond...  
Répond qu'à danseuse légère  
Il faut allonger le jupon.

Enfin, chacun dit ce qu'il pense,  
Et c'est imprudent en effet,  
Car notre ville est en Provence ;  
Vous jugez du bruit qu'il s'y fait.  
Un de ces jours, ils vont se battre ;  
Aussi, pour mon compte, je crois...  
Je crois que deux et deux font quatre ;  
De quatre ôtez un, reste trois.



---

## LE CHEVALIER A BOIRE.

---

Il faut dire à plein gosier

L'histoire du chevalier

*A boire!*

Qui fut fameux dans son temps,

*A boire!*

Et vécut jusqu'à cent ans.

*A boire!*

Ses fermes et ses troupeaux

Étaient des brocs et des pots

*A boire!*

Et son antique château

*A boire!*

Était le cul d'un tonneau.

*A boire!*

Il conquît tous les coteaux

De Dijon jusqu'à Bordeaux ;

*A boire!*

Ses ennemis défoncés

*A boire!*

Dans sa cave étaient placés.

*A boire!*

Comme il était généreux,  
Il eut des amis nombreux :

*A boire!*

Il ne fit que des ingrats,

*A boire!*

Mais le vin ne trahit pas.

*A boire!*

Un jour, le bon chevalier

Manqua de se marier ;

*A boire!*

L'amour lui dura deux jours,

*A boire!*

Mais la soif resta toujours.

*A boire!*

Il périt par le poison :

Un ami de la maison

*A boire!*

Versa de l'eau dans son vin ;

*A boire!*

Il creva le lendemain.

*A boire!*

Au-dessus de son tombeau,

L'on plaça cet écriteau :

*A boire!*

Bons voyageurs qui passez,

*A boire!*

Sur cette pierre versez

*A boire!*

---

**LANLAIRE.**

---

Avez-vous connu Lanlaire,  
Dont nous pleurons le trépas ?  
De pareils, on n'en voit guère ;  
De pareils, on n'en voit pas.

Lanlaire, lanla.

A peine était-il au monde,  
Qu'au lieu de geindre et crier,  
Il s'en allait à la ronde  
Chanter dans tout le quartier :

Va te faire

Lanlaire !

A ce point qu'on l'appela

Lanlaire,

Lanla.

Va te faire lanlaire,

Va te faire lanla !

On le mit dans un collège  
Pour apprendre le latin ;  
Il jouait, le sacrilège ;  
Il fumait, le libertin !

Lanlaire, lanla.

Et, quand le maître sévère  
 Le condamnait au pain sec,  
 Sa nourriture ordinaire,  
 Il lui répondait en grec :

Va te faire  
 Lanlaire !

Il ne savait que cela :

Lanlaire,  
 Lanla !

Va te faire lanlaire,  
 Va te faire lanla !

On lui dit : Va-t'en ou reste ;  
 Sois soldat. — C'est trop frugal.  
 — Médecin.... — Je suis modeste.  
 — Commerçant.... — Je suis loyal.

Lanlaire, lanla !

— Tu veux donc être notaire ?  
 — La charge est lourde à payer.  
 — Puisque tu ne sais rien faire,  
 Sois avocat ou boursier.

— Va te faire  
 Lanlaire !

Le diable a passé par là.

Lanlaire,  
 Lanla !

Va te faire lanlaire,  
 Va te faire lanla !\*

— Qu'êtes-vous en politique ?  
 — Moi ? Je n'ai jamais changé.

— Aimez-vous la république ?  
 — J'aime toujours ce que j'ai.  
 Lanlaire, lanla !  
 — Êtes-vous légitimiste ?  
 — Je suis toujours de mon temps.  
 — Seriez-vous socialiste ?  
 — Nous verrons dans cinquante ans.  
 Va te faire  
 Lanlaire !  
 Mon système, le voilà :  
 Lanlaire,  
 Lanla !  
 Va te faire lanlaire,  
 Va te faire lanla !

Il ne plaçait la sagesse  
 Que dans les plaisirs permis,  
 Changeant souvent de maîtresse,  
 Ne changeant jamais d'amis.  
 Lanlaire, lanla !  
 On voulut lui faire prendre  
 Femme aimable et grosse dot.  
 Moi, dit-il, j'irais me vendre,  
 Et demain le premier sot  
 Va me faire  
 Lanlaire....  
 Comment nommez-vous cela ?  
 Lanlaire,  
 Lanla !  
 Va te faire lanlaire,  
 Va te faire lanla !

Il ne fit rien en sa vie,  
Pour ne pas faire le mal ;  
Il fut pauvre sans envie ;  
Il vécut au sol natal.

Lanlaire, lanla !

Il resta célibataire,  
Et même il n'eut pas d'enfants ;  
Si tu crois trouver sur terre  
Beaucoup de ses descendants,

Va te faire

Lanlaire !

On n'en fait plus, de ceux-là !

Lanlaire,

Lanla !

Va te faire lanlaire,

Va te faire lanla !

---

**LE FOU GUILLEAU.**

---

Un soir, on frappe à la cabane  
Que Jacques, avec sa femme Jeanne,  
Habite seul au fond des bois :  
« Entrez ! » répondent les deux voix.

Sur la porte, un vieillard se penche ;  
Il a longue moustache blanche ;  
Ses habits tombent en lambeaux ;  
Il tient à la main ses sabots.

Il dit : « C'est ici la chaumière  
Qu'habitait, du temps de la guerre,  
Jean Guilleau. Qu'est-il devenu ?  
— Nous ne l'avons jamais connu.

— Mais sa femme... Elle était si bonne !  
On l'appelait la Bourguignonne ;  
Vous vous la rappelez ? — Mais non ;  
Nous ne connaissons pas ce nom.

— Deux enfants formaient leur famille :  
Jeanne-Marie était leur fille ;  
Serait-elle partie aussi ?  
— On ne l'a jamais vue ici.

— Mais vous avez entendu dire  
Qu'autrefois, du temps de l'Empire,  
Le garçon Guilleau s'enrôla?  
— On ne nous a pas dit cela.

— Eh bien, Guilleau, c'était mon père;  
La Bourguignonne était ma mère;  
Jeanne-Marie était ma sœur,  
Et j'ai servi sous l'Empereur.

J'ai bien souffert pour ma patrie;  
J'arrive de la Sibérie,  
Et je retrouve ma maison  
Après quarante ans de prison.

Mais ma maison n'est plus la même;  
Elle a perdu tout ce que j'aime.  
Mon Dieu! que vais-je devenir?  
Mieux valait ne pas revenir.

— Allez-vous-en jusqu'à la ville;  
Là, vous trouverez un asile.  
Il ne sied pas aux indigents  
De venir déranger les gens.

Là, vous vous ferez reconnaître;  
On saura qui vous pouvez être,  
Et, quand vous serez reconnu,  
L'hôpital est fort bien tenu. » —



Le lendemain, près de l'église,  
Un mendiant à tête grise  
Tendait la main au voyageur  
En lui parlant de l'Empereur.

Il contait toujours des histoires  
De batailles et de victoires,  
Et tous les enfants du hameau  
L'ont appelé le fou Guilleau.

---

## LE VIEUX TÉLÉGRAPHE.

---

Que fais-tu, mon vieux télégraphe,  
Au sommet de ton vieux clocher,  
Sérieux comme une épitaphe,  
Immobile comme un rocher?  
Hélas! comme d'autres peut-être,  
Devenu sage après la mort,  
Tu réfléchis, pour les connaître,  
Aux nouveaux caprices du sort.

C'est que la vie est déplacée;  
Les savants te l'avaient promis,  
Et toute royauté passée  
N'a plus de flatteurs ni d'amis.  
Autrefois, tu faisais merveille,  
Et nous demeurions tout surpris  
De voir, en un seul jour, Marseille  
Envoyer deux mots à Paris.

Tu fus l'énigme de notre âge;  
Nous voulions, enfants curieux,  
Deviner ce muet langage  
Qui semblait le parler des dieux,

Lorsque tes bras cabalistiques  
Lançaient à l'horizon blafard  
Les mensonges diplomatiques  
Interrompus par le brouillard.

Maintenant, en une seconde,  
Le Nord cause avec le Midi;  
La foudre traverse le monde  
Sur un brin de fer arrondi.  
L'esprit humain n'a point de halte,  
Et tu restes debout et seul,  
Ainsi qu'un chevalier de Malte  
Pétrifié dans son linceul.

Tu te souviens des diligences  
Qui roulaient jadis devant nous,  
Portant écoliers en vacances,  
Gais voyageurs, nouveaux époux.  
Tu ne vois plus, au clair de lune,  
Aux rayons du soleil levant,  
Passer tes sœurs en infortune,  
Qui jetaient leur poussière au vent.

Ainsi s'éteignent toutes choses  
Qui florissaient au temps jadis;  
Les effets emportent les causes :  
Les abeilles sucent les lis.  
Ainsi chaque règne décline,  
Et les romans de l'an dernier,  
Et les jupons de crinoline,  
Et les astres de Leverrier.

Moi, je suis un pauvre trouvère  
Ami de la douce liqueur ;  
Des chants joyeux sont dans mon verre ;  
J'ai des chants d'amour dans le cœur.  
Mais à notre époque inquiète  
Qu'importent l'amour et le vin ?  
Vieux télégraphe, vieux poète,  
Vous vous agiteriez en vain.

Puisque le destin nous rassemble,  
Puisque chaque mode a son tour,  
Achevons de mourir ensemble  
Au sommet de ta vieille tour.  
Là, comme deux vieux astronomes,  
Nous regarderons fièrement  
Passer les choses et les hommes,  
Du haut de notre monument.

---

**MONSIEUR DE LA CHANCE.**

---

L'autre soir, monsieur De la Chance,  
Un joueur qui gagnait toujours,  
S'endormit ayant fait d'avance  
Sa prière de tous les jours :

« Mon Dieu, vers moi daignez descendre;  
J'ai bien des titres au porteur :  
Faut-il les garder ou les vendre?  
Conseillez-moi, mon bon Seigneur. » —

« Me voici! » dit une voix forte;  
Et le dormeur se soulevant  
Vit se dresser devant sa porte  
Un mort qui paraissait vivant.

« Qui va là? — Palsambleu, mon maître,  
Dit le spectre d'un ton strident,  
Tu ne veux pas me reconnaître?  
Nous sommes frères cependant.

— Mais ton nom? — Voilà bien les hommes!  
N'as-tu pas, d'après mes rapports,  
Encaissé d'assez fortes sommes  
Sur les primes et les reports?

J'étais ton ami véritable ;  
 C'est moi qui dirigeais ton jeu.  
 Il faut bien que je sois le diable...  
 Car je ne suis pas le bon Dieu.

— Qui, toi? Satan, arrière, arrière!  
 Je suis loyal et bon chrétien ;  
 Je fais tous les soirs ma prière ;  
 J'ai tout payé, je ne dois rien.

— Ha, ha! nous passons la mesure :  
 J'ai des amis, bel innocent,  
 Qui font ce qu'on nomme l'usure  
 Pour gagner dix écus sur cent.

Ici, la chose est différente :  
 Ton argent, que je gouvernais,  
 T'en rapportait de vingt à trente :  
 Tu vois bien que tu me connais! » —

Alors, le pauvre De la Chance  
 Se signait et tendait les bras :  
 « Si j'ai péché, c'est ignorance ;  
 Mon Dieu, ne m'abandonnez pas!

Pour toi, je ne veux plus t'entendre ;  
 Va-t'en, démon!... Un mot pourtant :  
 Faut-il garder ou faut-il vendre?  
 — A la bonne heure! » dit Satan.

---

**LE POT DE VIN.**

---

Quatre amis faits pour se comprendre,  
Quatre financiers hasardeux,  
Se rencontrèrent, et l'un d'eux  
Dit aux autres : « Qu'allons-nous prendre?  
— De la groseille, dit Godin.  
— Une glace, dit Gourgandin.  
— De l'eau, murmura Cafardin.  
— Un pot de vin! cria Ficelle.

Qu'on le vide jusqu'à la fin,  
Le pot de vin!  
C'est de l'or qu'il recèle;  
Ruisselle,  
Or potable du pot de vin! »

Dans un large vase d'albâtre  
Le doux nectar fut apporté :  
« Messieurs, point de rivalité;  
Chacun sa part, nous sommes quatre.  
— Aux chemins de fer! dit Godin.  
— Aux omnibus! dit Gourgandin.

- Aux gaz! soupira Cafardin.  
 — A nos clients! cria Ficelle.

Qu'on le vide jusqu'à la fin,  
 Le pot de vin.  
 C'est de l'or qu'il recèle;  
 Ruisselle,  
 Or potable du pot de vin! »

Pour faire bavarder les hommes,  
 Rien de tel que le vin doré.  
 Quand chacun en fut saturé :  
 « Il faut convenir que nous sommes  
 Des gens habiles, dit Godin.  
 — Intelligents, dit Gourgandin.  
 — Heureux, hasarda Cafardin.  
 — Des fripons! s'écria Ficelle.

Qu'on le vide jusqu'à la fin,  
 Le pot de vin.  
 C'est de l'or qu'il recèle;  
 Ruisselle,  
 Or potable du pot de vin! »

Il ne restait plus que la lie :  
 « Allons, messieurs, il faut finir;  
 Buçons pour la soif à venir,  
 Et que la coupe soit remplie!  
 — Quand nous verrons-nous? dit Godin.  
 — En quel endroit? dit Gourgandin.



— Je n'en sais rien , dit Cafardin.  
— Je le sais bien ! cria Ficelle.

Qu'on le vide jusqu'à la fin ,  
Le pot de vin.  
C'est de l'or qu'il recèle ;  
Ruisselle ,  
Or potable du pot de vin ! »

## L'AIMABLE VOLEUR.

Pardon, monsieur le voyageur,  
Vous manquez un peu de prudence  
A passer seul, la nuit, sans peur,  
Dans un bois où plus d'un voleur  
Fixe, dit-on, sa résidence.  
Si l'on vous attaquait ici,  
Vous pourriez bien crier merci.  
Sans être Mandrin ni Cartouche,  
On vous tûrait comme une mouche.  
Si vous pouviez prendre le temps  
De m'accorder quelques instants,  
Nous causerions là, sur la route.  
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...  
— Oui, je les vois, retirez-les...  
Parlez, monsieur, je vous écoute.  
— Ah! vous me faites trop d'honneur;  
Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :  
Vous voyez quelle est ma toilette ;  
Je néglige trop ma santé ;  
Je sors, l'hiver comme l'été,  
Avec une simple jaquette.

Si l'on m'offrait un habit neuf  
 Doublé de soie, en drap d'Elbeuf,  
 Un manteau garni de fourrures,  
 De bonnes et fortes chaussures,  
 Du linge fin, j'y tiens beaucoup,  
 Pour vivre au bois on n'est pas loup;  
 Mon Dieu, je changerais de mise...  
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...  
 — Oui, je les vois, retirez-les..  
 Voici la clef de ma valise.

— Ah! vous me faites trop d'honneur;  
 Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :  
 Je ne tiens pas à la fortune;  
 J'ai là quelques propriétés :  
 La route où vous vous arrêtez,  
 Et des forêts au clair de lune.  
 J'ai lu dans plus d'un bon auteur  
 Que l'or ne fait pas le bonheur,  
 Et Bias trouvait qu'en voyage  
 On a toujours trop de bagage.  
 D'aucuns en sont embarrassés;  
 D'autres n'en ont jamais assez.  
 Quand j'ai soif, je vais à la source...  
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...  
 — Oui, je les vois, retirez-les...  
 Voulez-vous accepter ma bourse?  
 — Ah! vous me faites trop d'honneur;  
 Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :  
Ici, nous n'avons pas de cloche ;  
On n'a jamais bien su pourquoi  
Des philosophes tels que moi  
N'ont pas de montre dans leur poche.  
Des astres nous savons le cours ;  
Mais les jours sont plus ou moins courts,  
Et, pour rentrer dans sa demeure,  
On aimerait à savoir l'heure.  
Si, par hasard, au coin d'un bois,  
Il me tombait entre les doigts  
Un chronomètre de rencontre...  
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...  
— Oui, je les vois, retirez-les...  
Pourrais-je vous offrir ma montre ?  
— Ah ! vous me faites trop d'honneur ;  
Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :  
Un mot encore, et je vous quitte.  
Grâce à moi, d'un cas imprudent  
Vous vous tirez sans accident ;  
Souffrez que je vous félicite.  
Quoi qu'en disent les dégoûtés,  
La vie a quelques bons côtés ;  
Je vous la laisse saine et sauve ;  
Monsieur, l'occasion est chauve.  
Pressez-moi donc sur votre cœur,  
En m'appelant votre sauveur...  
Si toutefois c'est votre envie...

D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...

— Oui, je les vois, retirez-les...

C'est à vous que je dois la vie.

— Ah! vous me faites trop d'honneur;

Adieu, monsieur le voyageur.

---

**LE CIGARE.**

---

J'aime à fumer, je le confesse ;  
Un cigare me rend heureux :  
Il est ma meilleure maîtresse ;  
Il est l'ami de ma paresse ,  
Et je suis souvent paresseux.

Viens donc, mon fidèle cigare,  
Mon compagnon silencieux ;  
Que par toi ma raison s'égare  
En des pensers capricieux.

Que j'aime à suivre ta fumée ;  
Tantôt sous un feuillage vert,  
Tantôt, dans ma chambre fermée,  
Auprès de la bûche enflammée,  
Cette verdure de l'hiver.

Dans chaque flocon qui s'élève  
Pour s'étendre et s'évanouir,  
Je vois se balancer un rêve,  
Et rêver, n'est-ce pas jouir ?

N'est-ce pas une douce chose  
De hausser son esprit aux cieux,  
De voguer sans suite et sans cause,  
Dans cet horizon blanc et rose  
Qu'on ne voit qu'en fermant les yeux?

Ah! respirer par la pensée  
Et vivre par les sentiments,  
Ce n'est pas là chose insensée :  
Je crois encore aux doux serments.

Non, l'amitié n'est point un leurre,  
Ami, je connais ta vertu ;  
Que fais-tu loin de ta demeure ?  
Lorsque je pense à toi, je pleure.  
Mon ami, quand reviendras-tu ?

Reviens, j'ai besoin de t'entendre  
Et j'ai besoin de te parler ;  
Mais j'entends une voix plus tendre  
Qui vient ici me consoler.

Amour, j'ai maudit ta torture,  
Je t'ai nié pour trop souffrir ;  
Ta puissance n'est que trop sûre :  
Le cœur a toujours sa blessure  
Qui se ferme pour se rouvrir.

Mais je n'aperçois que les charmes  
Que tu livres à tes élus ;  
Tes yeux ne versent plus de larmes,  
Ta blessure ne saigne plus.

**Tu bannis ma triste mémoire ;  
Je crois à ce monde nouveau ,  
A la vertu comme à la gloire ;  
Je crois en toi , car je veux croire  
A tout ce que le ciel fit beau.**

**Volez , volez , douce fumée :  
Là-haut emportez mon espoir ;  
Ma cendre tombe consumée ;  
Mon cigare est fini. Bonsoir.**



---

LES  
LAMENTATIONS D'UN RÉVERBÈRE,  
OU  
LE GAZ A L'INSTITUT.

---

Passants, écoutez la plainte  
D'un réverbère trépassé.  
Ouvrez l'oreille au glas qui tinte,  
Et saluez une âme éteinte  
D'un *requiescat in pace*.

Nous étions encore cinq frères,  
Cinq invalides, cinq débris;  
Nous nous abritions sous nos verres,  
Pour nous cacher, vieux réverbères,  
Au centre du nouveau Paris.

C'était à l'Institut de France;  
Nous y vivions obscurément,  
Dans la naïve confiance  
Que l'égide de la science  
Couvrirait notre monument.

Les vieilles croyances sont mortes ;  
Les dieux païens n'ont plus d'autels.  
Esprit moderne, tu l'emportes ;  
Le gaz s'avance ; il bat les portes  
Du temple où sont les immortels.

Jusque dans mon dernier asile  
Il creuse un canal souterrain ;  
Il se glisse, hideux reptile,  
Allongeant son tuyau fossile  
Sous le parvis de Mazarin.

Oh! que dira l'Académie,  
Lorsque, sortant de son sommeil,  
Un aigle de l'astronomie  
Se verra frappé d'ophtalmie  
Aux feux d'un nocturne soleil?

Écoute mon vœu prophétique :  
Tu périras, gaz de l'enfer,  
Supplanté, comme un empirique,  
Par quelque démon électrique  
Qu'on appellera Lucifer.

Adieu, mon maître, mon lampiste ;  
Tu me traitas avec douceur.  
Ton office était d'un artiste ;  
Voudras-tu, pauvre Jean-Baptiste,  
Passer à l'état d'allumeur?

II.

12

Adieu ; ma carrière est brisée ;  
L'huile va manquer au ressort ;  
Ma dernière mèche est usée ;  
Qu'on me mette dans un musée  
Avec la date de ma mort !

Et vous , amoureux solitaires ,  
Quand vous traverserez ces cours ,  
Cherchant d'impossibles mystères ,  
Souvenez-vous des réverbères  
Contemporains de vos amours !

---

**LA CHANSON DE GROS-PIERRE.**

---

Gros-Pierre chante toujours  
Quand il est à son ouvrage ;  
Or, jugez de son courage :  
Il chante le long des jours.  
Il se conte son histoire,  
Même il se fait la leçon :  
Il s'est interdit de boire ;  
Sa morale est sa chanson :

Allons, travaille, Gros-Pierre ;  
Tes petits enfants,  
Quand ils seront grands,  
Travailleront pour leur père.  
Allons, travaille, Gros-Pierre.

Je te dis en vérité,  
Se chante-t-il à lui-même,  
Qu'au printemps il faut qu'on sème,  
Pour récolter en été.  
Tu sais qu'après la semaine  
Le dimanche reviendra ;  
Tu sais qu'au bout de la peine  
Le pain blanc se trouvera.

Allons, travaille, Gros-Pierre ;  
Tes petits enfants,  
Quand ils seront grands,  
Travailleront pour leur père.  
Allons, travaille, Gros-Pierre.

Quand il partit d'ici-bas,  
Ton père fit son partage :  
Tu reçus en héritage  
Un bon cœur et deux bons bras.  
On a vu les jours se suivre,  
Parfois bons, souvent mauvais ;  
Tu ne gagnais pas pour vivre,  
Et cependant tu vivais :

Allons, travaille, Gros-Pierre ;  
Tes petits enfants,  
Quand ils seront grands,  
Travailleront pour leur père.  
Allons, travaille, Gros-Pierre.

Ta femme vaut un trésor ;  
Elle est économe et sage ;  
Elle soigne son ménage  
Comme un avare son or.  
Elle a fait, coûte que coûte,  
Quatre enfants jusqu'aujourd'hui ;  
Si le cinquième est en route,  
Elle aura du lait pour lui..

Allons , travaille , Gros-Pierre ;  
Tes petits enfants ,  
Quand ils seront grands ,  
Travailleront pour leur père.  
Allons , travaille , Gros-Pierre.

Que t'importe l'avenir ?  
Ce n'est pas là ton affaire ;  
Dieu qui fait tourner la terre  
Sait comment tout doit finir.  
Qui n'a rien n'a rien à craindre ;  
Laisse aux autres le souci ;  
Gros-Pierre , au lieu de te plaindre ,  
Tu dois dire au Ciel : Merci !

Allons , travaille , Gros-Pierre ;  
Tes petits enfants ,  
Quand ils seront grands ,  
Travailleront pour leur père.  
Allons , travaille , Gros-Pierre.

---

**LE PUIITS DE PONTKERLO.**

---

Après du puits la paysanne  
Arrive, sa cruche à la main.  
Le meunier monté sur son âne  
S'arrête au milieu du chemin :  
« Bonjour, la belle Marjolaine. »

C'est dans le puits de Pontkerlo  
Qu'on va le soir puiser de l'eau.

« Bonsoir, la belle Marjolaine ;  
Ne peut-on vous aider un peu ?  
— Merci, je ne crains pas la peine,  
Et j'ai deux bons bras, grâce à Dieu.  
— Vous verra-t-on danser dimanche ? »

C'est dans le puits de Pontkerlo  
Qu'on va le soir puiser de l'eau.

« Vous verra-t-on danser dimanche ?  
— Dimanche, à la messe j'irai,  
Beau meunier à la veste blanche ;  
Puis à vêpres retournerai.  
— Vous ne voulez jamais me croire. »

C'est dans le puits de Pontkerlo  
Qu'on va le soir puiser de l'eau.

« Vous ne voulez jamais me croire :  
La vérité pour logement  
Prend un puits, vous savez l'histoire ;  
Regardez-y tant seulement :  
Vous verrez bien que je vous aime. »

C'est dans le puits de Pontkerlo  
Qu'on va le soir puiser de l'eau.

« Vous verrez bien que je vous aime.  
— Beau meunier, le puits est profond ;  
Je vois que je m'y vois moi-même ;  
Ne sais ce qui se passe au fond.  
— Regardez encor, Marjolaine. »

C'est dans le puits de Pontkerlo  
Qu'on va le soir puiser de l'eau.

« Regardez encor, Marjolaine.  
— Je regarde et ne puis rien voir,  
Si ce n'est que ma cruche est pleine  
Et qu'il va faire nuit, bonsoir.  
— Bonsoir, la belle Marjolaine. »

C'est dans le puits de Pontkerlo  
Qu'on va le soir puiser de l'eau.



---

## LE SULTAN.

---

Le Sultan qui règne à Byzance  
Est enfermé dans son sérail ;  
On s'agenouille en sa présence ;  
On se tait devant le portail.  
Depuis le lever de l'aurore  
Jusqu'à ce que le jour ait fui ,  
Il regarde l'eau du Bosphore ,  
Et le Sultan se meurt d'ennui.

De la Perse à l'Adriatique ,  
Et du Danube on ne sait où ,  
L'Europe , l'Asie et l'Afrique  
Sont le collier qu'il porte au cou.  
Il a des pachas qui s'exercent  
A s'emparer du bien d'autrui ,  
D'autres pachas qui les renversent  
Et le Sultan se meurt d'ennui.

Il a des courtisans sans nombre ;  
Il a des gardes panachés ,  
Des ulémas en robe sombre  
Et des vizirs endimanchés.

Il a des flatteurs qu'il décore  
Pour mettre sa pipe à l'étui,  
Et pour lui dire qu'on l'adore :  
Et le Sultan se meurt d'ennui.

Il a des actrices chrétiennes  
Pour le distraire par leur jeu,  
Et des troupes européennes  
Pour faire l'exercice à feu.  
Il a des sultanes instruites  
A se dévoiler devant lui,  
Et des banquiers israélites...  
Et le Sultan se meurt d'ennui.

Il a chaque jour les harangues  
Des ambassadeurs de tout rang,  
Qui lui parlent toutes les langues,  
Excepté celle qu'il comprend.  
Chacun, de Pilate à Caïphe,  
S'efforce à lui servir d'appui ;  
Il a lord Stratford de Redcliffe....  
Et le Sultan se meurt d'ennui.

Écoute, ma jeune maîtresse,  
Tu ne sais pas, toi, simple cœur,  
Tous les soucis de la richesse,  
Tous les tourments de la grandeur.  
Mais c'est pour nous que l'herbe pousse,  
Que le soleil luit aujourd'hui ;  
Viens, l'air est pur, la vie est douce,  
Et le Sultan se meurt d'ennui.

---

## LA CUISINE DU CHATEAU.

---

Lorsque l'automne , abrégeant la journée ,  
A secoué son froid manteau ,  
J'aime à m'asseoir, près de la cheminée ,  
Dans la cuisine du château.

Dès avant que l'aube paraisse ,  
Partout on s'agite , on se presse ;  
On circule d'un pied léger ;  
La porte s'ouvre et se referme ;  
On reçoit les œufs de la ferme  
Et les herbes du potager.

Dans la marmite en fer de forge ,  
La bouillie ou la soupe d'orge  
Bourdonne tout le long du jour ,  
Tandis que la broche sonore  
Présente au feu vif qui les dore  
Les poulets de la basse-cour.

C'est là que le pauvre qui passe  
Trouve du pain pour sa besace  
Et s'assied sur le banc de bois ;

Et le colporteur en tournée  
Y vend aux filles de journée  
Les colifichets villageois.

Les chats sournois, les chiens avides,  
A l'entour des assiettes vides,  
S'en vont flairant je ne sais quoi ;  
Partout le mouvement, la vie,  
Et, jusqu'à la table servie,  
Chaque minute a son emploi.

Lorsque l'automne, abrégeant la journée,  
A secoué son froid manteau,  
J'aime à m'asseoir, près de la cheminée,  
Dans la cuisine du château.

Le soir venu, le travail cesse ;  
On rentre, la lampe se dresse  
Autour de l'âtre on est pressé ;  
Les femmes actives tricotent ;  
Les vieilles, en filant, marmottent  
Quelque refrain du temps passé.

Le jardinier, dans un lexique,  
Cherche le nom scientifique  
Des dahlias ou des œillets ;  
Le garde-chasse du village  
Parle des choses d'un autre âge,  
Des loups ou des esprits follets.

Et, dans ce brouhaha paisible,  
Le grillon, causeur invisible,  
Dans un coin du foyer bruit ;  
Et quand le coucou de l'horloge  
A chanté dix fois ; on déloge ;  
On se sépare ; bonne nuit !

Tout s'endort, et moi, je demeure  
Assis encor durant une heure  
Auprès du brasier consumé.  
Et mes rêves prennent des ailes,  
Pour aller vers ceux ou vers celles  
Qui m'aiment ou qui m'ont aimé.

Lorsque l'automne, abrégeant la journée,  
A secoué son froid manteau,  
J'aime à m'asseoir, près de la cheminée,  
Dans la cuisine du château.

## MACADAM.

Il faut que ma colère éclate :  
J'ai traversé le boulevard ;  
Me voilà fait comme un canard...  
Pardon, je crois que je me flatte.  
Quel est cet affreux badigeon ?  
Comment nommez-vous ce mélange  
De sable, de pierre et de fange,  
Qui semble un produit de Dijon ?

Macadam, patron de la boue,  
Reçois cette chanson d'hiver  
D'un piéton crotté qui te voue  
A tous les diables de l'enfer !

Il nous vient de l'Écosse antique,  
Ton vieux système recrépi ;  
La banque du Mississipi  
Sortait de la même boutique.  
Pourtant, je dois le confesser,  
Tu nous fais voir des choses neuves :  
Paris a maintenant dix fleuves,  
Et pas un pont pour les passer !

Macadam, patron de la boue,  
Reçois cette chanson d'hiver  
D'un piéton crotté qui te voue  
A tous les diables de l'enfer !

Quelquefois, le long du rivage,  
Je chemine, cherchant un gué ;  
Je vois le peuple triste ou gai  
Qui tourne ou force le passage.  
Les uns marchent sur les talons,  
Les autres enfoncent leurs pointes ;  
Et moi, l'œil fixe et les mains jointes,  
Je me dis : « Il le faut, allons ! »

Macadam, patron de la boue,  
Reçois cette chanson d'hiver  
D'un piéton crotté qui te voue  
A tous les diables de l'enfer !

Combien j'ai vu de pauvres dames  
Relever leurs jupons bouffants,  
Et dresser leurs petits enfants  
A ce métier d'hippopotames !  
Puis, quand ils sont au beau milieu,  
Voici les équipages... gare !  
Tout s'embourbe dans la bagarre...  
Ils sont sauvés, merci, mon Dieu !

Macadam, patron de la boue,  
Reçois cette chanson d'hiver

D'un piéton crotté qui te voue  
A tous les diables de l'enfer !

Oui, je le sais, vous êtes riches,  
Vous avez des chevaux de choix,  
Et, sans y penser, je le crois,  
Vous éclaboussez les caniches.  
Au moins, du haut de vos coussins,  
Regardez en bas, je vous prie ;  
Messieurs de la cavalerie,  
Vous oubliez les fantassins.

Macadam, patron de la boue,  
Reçois cette chanson d'hiver  
D'un piéton crotté qui te voue  
A tous les diables de l'enfer !

Si j'étais peintre ou statuaire,  
Je représenterais Paris  
S'élevant seul sur les débris  
Des vieilles cités de la terre.  
Ses traits seraient nobles et beaux,  
Il aurait le geste suprême ;  
Son front ceindrait le diadème,  
Et ses pieds auraient des sabots.

Macadam, patron de la boue,  
Reçois cette chanson d'hiver  
D'un piéton crotté qui te voue  
A tous les diables de l'enfer !



Et quoi ! je parle de statue ?  
C'est la tienne qu'on dressera :  
Je la vois, devant l'Opéra,  
De ton manteau jaune vêtue.  
Les cochers et les décrotteurs  
Te devaient certes cette offrande ;  
Et, sur le socle, je demande  
A graver ces couplets vengeurs.

Macadam, patron de la boue,  
Reçois cette chanson d'hiver  
D'un piéton crotté qui te voue  
A tous les diables de l'enfer !

---

## L'HISTOIRE DE MON CHIEN.

---

Le héros de la contrée,  
C'est Médor, le grand chasseur.  
Sa mère était Bigarrée,  
Et Misquette était sa sœur.  
Il possède allure prompte,  
Oeil vif et noble maintien.

Ce que je raconte,  
C'est l'histoire de mon chien.

Viens, Médor, causons ensemble,  
Ici, mon doux animal ;  
Il ne faut pas que l'on tremble,  
Quand on n'a pas fait le mal.  
Donne-moi la patte et monte  
Sur ce fauteuil, près du mien.

Ce que je raconte,  
C'est l'histoire de mon chien.

Médor, il faut que je dise  
Où vous péchez, il le faut :

Vous avez la gourmandise ;  
C'est un fort vilain défaut.  
Mais tu chasses pour mon compte,  
Et tu m'apportes ton bien.

Ce que je raconte,  
C'est l'histoire de mon chien.

Dans des maisons étrangères,  
On me dit que, chaque jour,  
A des levrettes légères  
Vous allez faire la cour.  
Voyez un peu quel mécompte  
Pour Mirza qui n'en sait rien !

Ce que je raconte,  
C'est l'histoire de mon chien.

Avec moi, par les campagnes,  
Tu chasses dans la saison ;  
Au jardin tu m'accompagnes,  
Et tu gardes la maison :  
Des amis que je décompte  
Tu restes le plus ancien.

Ce que je raconte,  
C'est l'histoire de mon chien.

Tu sais bien l'enchanteresse  
Qui nous gâtait autrefois ?

Je reconnaissais maîtresse  
A la douceur de ta voix.  
Elle t'embrassait sans honte ;  
Nous l'aimions, tu sais combien...

Ce que je raconte,  
C'est l'histoire de mon chien.

Médor, si je fus bon maître,  
Tu fus plus fidèle, toi.  
J'ai d'autres amours peut-être,  
Et tu n'as d'ami que moi.  
Vous voyez qu'en fin de compte  
Médor ne me doit plus rien.

Ce que je raconte,  
C'est l'histoire de mon chien.

**LIBRE !**

1860.

Libre, libre,  
Tu vas donc être libre,  
Notre sœur d'au delà des monts !  
C'est ton nom, c'est ta voix qui vibre  
Dans l'air que poussent nos poumons.  
Le tocsin de ta délivrance  
Nous unit dans un même élan ;  
Le Campanile de Florence  
Répond au Dôme de Milan.

Libre, libre,  
Tu vas donc être libre !  
Tu ne connaîtras qu'un drapeau.  
Arrière le vieil équilibre  
Qui parquait un peuple en troupeau !  
Que ton oreille musicale  
S'ouvre à l'écho qui va changer ;  
Tu n'entendras plus sur ta dalle  
Sonner l'éperon étranger.

Libre, libre,  
Tu vas donc être libre !

Il te souvient des anciens preux.  
Nous avons encore la fibre  
Des vaillants et des généreux.  
Que de nos veines soit tirée  
La mesure de ta rançon,  
Et la terre désaltérée  
Aura sa paisible moisson.

Libre, libre,  
Tu vas donc être libre !  
Rien ne viendra souiller ton air,  
Des Alpes aux sources du Tibre,  
Et d'une mer à l'autre mer.  
Fils du Corrège et de Bramante,  
Votre soleil n'est plus terni ;  
Chantez donc les versets de Dante  
Et les hymnes de Rossini !

Libre, libre,  
Tu vas donc être libre !

---

**MON AMI BERNIQUE.**

---

C'est un de mes vieux amis,  
Un ami d'enfance,  
Écolier sage et soumis,  
Garçon d'espérance.  
Il avait à tous les jeux  
Une chance unique :  
Vous croyez qu'il fut heureux ?  
Bernique,  
Bernique,  
Mon ami Bernique.

Il voulut être avocat ;  
Ce n'est pas trop dire.  
Pour que rien ne lui manquât,  
Il apprit à lire.  
Il fut fort en droit romain  
Comme en rhétorique ;  
Mais, au premier examen....  
Bernique,  
Bernique,  
Mon ami Bernique.

Pour jouer à l'amoureux ,  
Comme tout le monde ,  
Il chante en vers langoureux  
Sa cousine blonde.  
Quand il a mis dans son sein  
Un feu platonique ,  
Survient un second cousin....  
Bernique ,  
Bernique ,  
Mon ami Bernique.

Il veut voyager sur mer ;  
Funeste aventure !  
Il saute en chemin de fer ,  
Il verse en voiture .  
Il veut aller en ballon  
Jusqu'en Amérique ;  
Le voyage sera long...  
Bernique ,  
Bernique ,  
Mon ami Bernique.

Voyant que l'oisiveté  
N'emplit pas la caisse ,  
Un beau jour, il est tenté  
De grande finesse :  
Il met sa fortune en vin ,  
L'envoie au Mexique ;  
Vous croyez qu'elle en revint ?  
Bernique ,



Bernique, .  
Mon ami Bernique.

Il sollicite ardemment  
Un siège à la chambre ;  
Il l'obtient tout justement  
Le premier décembre.  
Il a la démangeaison  
D'être auteur tragique ,  
Ou préfet de... Montbrison...  
Bernique,  
Bernique,  
Mon ami Bernique.

Il n'a plus qu'un seul espoir,  
C'est mon héritage.  
Or, c'est là, comme on va voir,  
Un bel avantage.  
Pour le narguer en tout temps,  
Le sort ironique  
Me fera vivre cent ans...  
Bernique,  
Bernique,  
Mon ami Bernique.

---

**MON ONCLE GASPARD.**

---

Mon Dieu, quelle affaire!  
Voyez-vous les coups du sort?  
Rien n'est éternel sur terre :  
Mon oncle Gaspard est mort!

Rangé, modeste, économe,  
Il n'avait pas un défaut ;  
Il est mort un peu trop tôt :  
Il était si galant homme!  
Bon parent, riche rentier,  
Sensible célibataire,  
Fort propriétaire...  
Il m'a fait son héritier.

Mon Dieu, quelle affaire !  
Voyez-vous les coups du sort ?  
Rien n'est éternel sur terre :  
Mon oncle Gaspard est mort !

Pauvre ami, tu peux m'en croire,  
Je ne serai point ingrat ;  
Je signerais un contrat  
Pour honorer ta mémoire.

Ton respectueux neveu  
Va faire à ta gouvernante  
Cent écus de rente,  
Pour remplir ton dernier vœu.

Mon Dieu, quelle affaire !  
Voyez-vous les coups du sort ?  
Rien n'est éternel sur terre :  
Mon oncle Gaspard est mort !

Je veux, en touchant mes termes,  
Te pleurer tous les trois mois ;  
Je veux pleurer chaque fois  
Qu'on me soldera mes fermes.  
Ému de tant de bienfaits,  
J'aurai des douleurs intimes,  
En palpant les primes  
Des Strasbourg que tu m'as faits.

Mon Dieu, quelle affaire !  
Voyez-vous les coups du sort ?  
Rien n'est éternel sur terre :  
Mon oncle Gaspard est mort !

Toi que l'on croyait avare,  
Tu thésaurisais pour moi ;  
Tu ne sauras pas l'emploi  
Qu'à ton argent je prépare.  
Par conscience, je veux  
N'en pas conserver un zeste,

Et léguer le reste  
A mes coquins de neveux.

Mon Dieu , quelle affaire !  
Voyez-vous les coups du sort ?  
Rien n'est éternel sur terre :  
Mon oncle Gaspard est mort !

C'est horrible , quand je pense  
Que , jusqu'au dernier moment ,  
On pouvait impunément  
Le rendre à mon espérance.  
C'en est fait : il a vécu ;  
Mais son image vivante  
Me sera présente  
Jusqu'à mon dernier écu.

Mon Dieu , quelle affaire !  
Voyez-vous les coups du sort ?  
Rien n'est éternel sur terre :  
Mon oncle Gaspard est mort !

---

## LE ROI BOITEUX.

---

Un roi d'Espagne ou bien de France  
Avait un cor, un cor au pié ;  
C'était au pied gauche, je pense ;  
Il boitait à faire pitié.

Les courtisans, espèce adroite,  
S'appliquèrent à l'imiter,  
Et, qui de gauche, qui de droite,  
Ils apprirent tous à boiter.

On vit bientôt le bénéfice  
Que cette mode rapportait,  
Et, de l'antichambre à l'office,  
Tout le monde boitait, boitait.

Un jour, un seigneur de province,  
Oubliant son nouveau métier,  
Vint à passer devant le prince,  
Ferme et droit comme un peuplier.

Tout le monde se mit à rire,  
Excepté le roi, qui tout bas

**Murmura** : « Monsieur, qu'est-ce à dire ?  
**Je crois que vous ne boitez pas ?**

— **Sire, quelle erreur est la vôtre !**  
**Je suis criblé de cors ; voyez :**  
**Si je marche plus droit qu'un autre ,**  
**C'est que je boite des deux pieds. »**

---

## L'IMPROVISATEUR DE SORRENTE.

---

Un improvisateur, par un beau soir d'été, .  
Passait au bord du golfe où se baigne Sorrente.  
La foule l'entoura , nombreuse et turbulente ;  
Il prit donc sa guitare et chanta. J'écoutai  
Sa voix mâle et vibrante.

Que vous chanterai-je ce soir ?  
Si quelqu'un désire savoir  
Qui me retient en son pouvoir,  
Je dirai que c'est une brune.  
Sa lèvre est un matin vermeil ,  
Sa joue , un printemps au réveil ;  
Elle a tout l'éclat du soleil ,  
Avec la pâleur de la lune.

Son front se perd dans les sommets  
Où la neige ne fond jamais ,  
Et, pour les baiser, tu te mets  
Sous ses pieds, ô mer azurée !  
Venise , Milan et Turin  
Sont les trois perles de l'écrin .  
Qui lui font un collier d'airain ;  
Et Rome , la ville sacrée ,

Rome est son cœur ; le sentez-vous ?  
Mettez-lui la main sur le poulx ,  
Et vous jugerez à ses coups  
De la fièvre qui la tourmente.  
Mais sa volupté , la voilà :  
Naples , Naples , saluez-la !  
Versez le vin de Marsala  
Dans la coupe de mon amante !

Elle chante comme l'oiseau ;  
La grâce naît sous son pinceau ;  
Elle sacre avec le ciseau  
Les blocs arrachés de la fange.  
Ses vierges descendent du ciel  
Dire la gloire d'Israël ;  
Sa douceur a nom Raphaël ,  
Et sa puissance , Michel-Ange.

Et je me dis avec effroi :  
Fût-il prince , empereur ou roi ,  
Qui donc serait digne de toi ,  
O ma fiancée immortelle ?  
Et le Vésuve seulement  
Répond par son tressaillement ;  
Un douloureux enfantement  
Se prépare en sa citadelle.

Oh ! quelle sinistre rougeur ,  
Lorsque viendra le jour vengeur ,  
Et que le fleuve voyageur  
Versera sa lave écumante !



Quand la foudre aura retenti,  
Peuple, tu seras averti.  
Versez le lacryma-Christi  
Dans la coupe de mon amante!

Le chanteur s'arrêta; la foule, avec terreur,  
Écoutait... écoutait... Mais une ritournelle  
Arriva jusqu'à nous, et le peuple infidèle  
Oublia l'Italie et le pauvre chanteur  
Pour une saltarelle!

---

**LES COTES D'ANGLETERRE.**

---

L'autre jour, dans le parlement  
(Ceci se passe en Angleterre),  
Certain amiral, vieux Normand,  
Connu pour son bon caractère,  
S'écriait : « La France est là-bas,  
Debout sur ses falaises hautes.  
Messieurs, ne nous endormons pas :  
Fortifions,  
Fortifions,  
Fortifions nos côtes.

« Nos armements sont incomplets ;  
Notre marine est déplorable ;  
Douvres n'est pas loin de Calais ;  
Gibraltar n'est pas imprenable.  
Cherbourg ne s'est-il pas permis  
De nous traiter comme des hôtes ?  
Nos amis sont nos ennemis :  
Fortifions,  
Fortifions,  
Fortifions nos côtes. »

« Devant le commodore anglais,  
Dit un autre, je me découvre ;

Mais si Douvre est près de Calais ,  
 Calais n'est pas bien loin de Douvre.  
 Quoi ! la France , en combat naval ,  
 Vrai , c'est à s'en tenir les côtes ,  
 Lutter avec.... mais c'est égal :  
     Fortifions ,  
     Fortifions ,  
 Fortifions nos côtes. »

Alors un ministre fameux  
 Dit : « Messieurs , je suis bien le vôtre ;  
 Vous avez raison tous les deux ,  
 Mais vous avez tort l'un et l'autre.  
 Le ministère qui n'est plus  
 Avait commis fautes sur fautes.  
 Savez-vous ce que j'en conclus ?  
     Fortifions ,  
     Fortifions ,  
 Fortifions nos côtes. »

Chers Anglais , gardez votre sol ;  
 Votre tâche est assez remplie :  
 Vous avez pris Sébastopol  
 Et combattu pour l'Italie.  
 Vous possédez la Toison d'or ;  
 Reposez-vous , fiers Argonautes.  
 Si le cœur vous en dit encor ,  
     Fortifiez ,  
     Fortifiez ,  
 Fortifiez vos côtes.

## A PROPOS D'ANNEXION.

1860.

J'ai pour voisin un fils de la Savoie,  
D'or pour le cœur, d'acier pour le jarret.  
Si loin, si loin que le client l'envoie,  
Il part plein de joie,  
Courrier agile et messenger discret.  
J'eus, hier soir, recours à son office  
Pour un billet, une invitation ;  
Je causai donc avec l'ami Maurice,  
Et, non sans malice,  
Je prononçai le mot d'annexion.  
Il répondit : « Ma mère était Française,  
Mon père aussi, moi de même, et, ma foi,  
Je serais fort aise  
Que mes enfants le fussent comme moi.

» Je ne suis pas savant en écriture ;  
Je le dirais qu'on ne me croirait pas ;  
Mais le coup d'œil remplace la lecture :  
C'est loi de nature  
Que l'eau des monts coule de haut en bas.  
J'ai vu rouler l'inondation blanche

Sur les vallons creusés par le torrent.  
 On doit toujours tomber par où l'on penche.  
 Comme l'avalanche,  
 L'homme a sa pente et court à son courant.  
 Or, voyez-vous, ma mère était Française,  
 Mon père aussi, moi de même, et, ma foi,  
 Je serais fort aise  
 Que mes enfants le fussent comme moi. »

« Mais, mon ami, lui dis-je, l'Italie  
 Vous sera-t-elle un pays étranger ?  
 Sa grande tâche est à moitié remplie ;  
 Faut-il qu'on oublie  
 Le sort commun et le commun danger ?  
 — Oh ! non, monsieur, j'ai le cœur d'un bon frère,  
 Et l'Italie est notre sœur à tous.  
 Elle a nos vœux ; mais si ma sœur m'est chère,  
 J'aime aussi ma mère :  
 J'ai bu son lait, et son sang coule en nous.  
 Car, avant tout, ma mère était Française,  
 Mon père aussi, moi de même, et, ma foi,  
 Je serais fort aise  
 Que mes enfants le fussent comme moi.

» Et puis, monsieur, la langue est un baptême ;  
 On peut s'entendre encore en un procès.  
 Si je veux dire à quelqu'un que je l'aime,  
 Ça va de soi-même,  
 Je parle franc, c'est-à-dire français.  
 — C'est bien, Maurice, il faut que je vous laisse ;

**Je vous comprends ; vous comprendre m'est doux.**

**Allez porter ma lettre à son adresse :**

**C'est chose qui presse.**

**A des amis je donne un rendez-vous.**

**— Je pars , monsieur , ma mère était Française ,**

**Mon père aussi , moi de même , et , ma foi ,**

**Je serais fort aise**

**Que mes enfants le fussent comme moi. »**

---

**LE MANDARIN.**

---

Pé-Pi-Po, fils de Tsi-Tsin-Tson,  
Mandarin du Céleste Empire,  
Chantait toujours une chanson  
Que je vais tenter de traduire :  
« J'ai le bonnet à bouton d'or,  
Je porte la soie amarante,  
Et pourtant je suis jeune encor,  
Je navigue entre vingt et trente.  
Je compte parmi les lettrés,  
Dans les manuscrits je sais lire,  
Et par moi les livres sacrés  
Disent ce que je leur fais dire.  
Depuis quinze ou seize cents ans  
Mes aïeux font des anagrammes ;  
On dit même que je descends  
De Confucius par les femmes.

Et pourtant il me manque, hélas !  
Je ne sais quoi... Le ciel me vienne en aide !  
Pour avoir ce que je n'ai pas,  
Je donnerais tout ce que je possède.

» Ce rien qui manque à mon bonheur,  
Je le cherche et je le demande.  
J'ai la bouche arrondie en cœur  
Et les yeux fendus en amande.  
Tous les éléments de beauté  
Sont réunis dans ma personne,  
Double menton, nez épaté,  
Teint d'orange en saison d'automne.  
J'ai de grands ongles aux dix doigts,  
Mes petits pieds sont deux merveilles,  
Et pas un ne pourrait, je crois,  
Montrer de plus grandes oreilles.  
Mon front semble un onyx poli  
Où s'enchâsseraient deux turquoises;  
Enfin je suis le plus joli  
Des Chinois, selon les Chinoises.

Et pourtant il me manque, hélas!  
Je ne sais quoi... Le ciel me vienne en aide!  
Pour avoir ce que je n'ai pas,  
Je donnerais tout ce que je possède.

» Ce n'est pas non plus la santé :  
J'ai l'estomac d'une baleine,  
Et je me suis toujours porté  
Comme la Tour de porcelaine.  
J'ai des fermes et des palais,  
Des terres, des chasses, des pêches;  
J'achète l'opium des Anglais  
Et je leur vends des feuilles sèches.



Je dors quatorze heures par jour,  
Dans mon hamac je me balance ;  
J'apprends à battre du tambour  
Et je fredonne la romance.  
Au besoin, je suis belliqueux ;  
Je commande à dix mille braves ;  
Je dois être plus brave qu'eux,  
Puisqu'ils sont mes humbles esclaves.

Et pourtant il me manque, hélas !  
Je ne sais quoi... Le ciel me vienne en aide !  
Pour avoir ce que je n'ai pas,  
Je donnerais tout ce que je possède. »

Il survint alors, m'a-t-on dit,  
Deux malheurs, la guerre et la peste. .  
Le pauvre mandarin perdit  
Fortune, bouton et le reste.  
« Bon, dit-il, le sort rigoureux  
M'apprend enfin à me connaître ;  
On ne voit qu'on était heureux  
Qu'à l'heure où l'on cesse de l'être.  
Cet inconnu tant souhaité  
Vient à point combler ma lacune :  
Il me manquait l'adversité  
Pour apprécier la fortune.  
Si je retrouve un jour mon bien,  
Mon rang, mon titre et ma jeunesse,  
Il ne me manquera plus rien,  
Maintenant que j'ai la sagesse.

Mais il me manque désormais  
Je sais bien quoi... Le ciel me vienne en aide !  
Pour retrouver ce que j'avais,  
Je donnerais tout ce que je possède.

---

**LA FERME DE BEAUVOIR.**

---

C'est à la ferme de Beauvoir  
Qu'est un troupeau de vaches blanches.  
Je vais là-bas, tous les dimanches,  
Rien que pour les voir.  
Quand elles mangent dans l'étable,  
On dirait des gourmands à table;  
Et, lorsque les foins sont rentrés,  
Elles s'abattent sur les prés  
Comme des avalanches.  
Je vais le dimanche à Beauvoir,  
Pour seulement apercevoir  
Les grandes vaches blanches.

C'est à la ferme de Beauvoir  
Qu'est un grand chien qui bat les autres.  
Le lundi, j'y mène les nôtres,  
Rien que pour le voir.  
Mais dès qu'ils ont pu reconnaître  
De quel côté s'en va leur maître,  
Ils disparaissent pas à pas,  
Tête en arrière et queue en bas,  
Comme petits apôtres.

Le lundi, je vais à Beauvoir,  
Pour seulement apercevoir  
Le chien qui bat les autres.

C'est à la ferme de Beauvoir  
Qu'est le vieux berger Nicodème.  
Tous les jeudis, j'y vais de même,  
Rien que pour le voir.

Il me raconte un tas d'histoires ;  
Il épelle dans des grimoires  
Et lit couramment dans la main.  
Il est long comme un grand chemin  
Et sec comme carême.

Le jeudi, je vais à Beauvoir,  
Pour seulement apercevoir  
Le berger Nicodème.

C'est à la ferme de Beauvoir  
Qu'est une fillette que j'aime.  
Denise est son nom de baptême,  
Et je vais la voir.

Ce n'est pas pour les vaches blanches  
Que je vais là tous les dimanches ;  
Je n'y vais pas tous les lundis  
Pour le chien, ni, tous les jeudis,  
Pour le vieux Nicodème.

Tous les jours, je vais à Beauvoir,  
Pour seulement apercevoir  
La fillette que j'aime.

---

**LA MOUCHE DE M. LETORTU.**

---

Quand monsieur Letortu se couche,  
Il pense endormir son ennui ;  
Mais une coquine de mouche  
Vient bourdonner autour de lui.

Bji.

La mouche lui dit à l'oreille :  
« L'ami, l'ami, tu n'es pas beau :  
Voyez le drôle de museau  
Quand il sommeille !

— Te tairas-tu,  
Mouche de monsieur Letortu ?

— Bji.

— Que me vent cette impertinente ?  
Va-t'en, mouche du diable, sors !  
Je n'aime pas qu'on me plaisante ;  
Je suis grave lorsque je dors. »

Bji.

Aussitôt la mouche de dire :  
« Histrion, sois grave, tant mieux ;  
C'est justement ton sérieux  
Qui me fait rire.

— Te tairas-tu,  
Mouche de monsieur Letortu?  
— Bji.

— Je suis riche et ne puis comprendre  
Cette étrange inquisition :  
Si le sommeil était à vendre,  
J'en aurais pour un million.  
Bji.

— L'ami, l'ami, ton or est louche ;  
Tu l'as gagné, par quel moyen ?  
Ne le dis pas ; Dieu le sait bien,  
Et moi, ta mouche.

— Te tairas-tu,  
Mouche de monsieur Letortu ?  
— Bji.

— Une chose me contrarie :  
J'ai trop longtemps boudé le roi.  
Pour servir encor ma patrie,  
J'accepterais un bon emploi.  
Bji.

— Voyez-vous ces petits apôtres  
Qui servent leur bourse et le roi !  
Nous saurons nous passer de toi  
Et de bien d'autres.

— Te tairas-tu,  
Mouche de monsieur Letortu ?  
— Bji.

— C'en est trop, et, sur ma parole,  
Tu me le païras cette fois. »  
Il se lève... La mouche vole ;  
Mais elle est prise entre deux doigts.

Bji.

La mouche expire sans défense ;  
Mais elle dit en bourdonnant :  
« Où placeras-tu maintenant  
Ta conscience? »

— Te tairas-tu,  
Mouche de monsieur Letortu?

## LA NÉVRALGIE.

Le mal que nos grossiers aïeux  
Avaient appelé rhumatisme  
A pris un nom mélodieux ,  
Grâce à notre néologisme.  
Les nerfs, aux dépens des humeurs,  
Ont trouvé leur sphère élargie ;  
Ainsi font la mode et les mœurs :  
Tout le monde a sa névralgie.

Dès qu'elle vous prend tête ou bras,  
Cette infatigable compagne  
Vous parcourt du haut jusqu'en bas  
Et de la plaine à la montagne.  
En vain la chassez-vous du sud,  
Au nord elle se réfugie,  
Insaisissable comme Jud...  
Tout le monde a sa névralgie.

Hélas ! n'avons-nous pas aussi,  
Dans notre petite cervelle,  
Un hôte assidu, le souci,  
Qui voyage et se renouvelle ?



Soyez berger ou soyez roi ,  
Toujours l'implacable vigie  
Vous regarde et vous dit : C'est moi.  
Tout le monde a sa névralgie.

Son nom est ici vanité ,  
Là-bas , misère et poésie ,  
Ambition , de ce côté ,  
De l'autre , amour et jalousie.  
Traitez le mal vieux ou nouveau  
Par l'abstinence ou par l'orgie ;  
Il boit du vin , il boit de l'eau.  
Tout le monde a sa névralgie.

Médecins , rebouteurs de corps ,  
Philosophes , rebouteurs d'âmes ,  
Découvrez-nous donc vos trésors  
De préceptes et de dictames.  
Vos successeurs , pour nos enfants ,  
Inventeront quelque magie.  
Nous sommes trop vieux de cent ans.  
Tout le monde a sa névralgie.

---

**LE BONHOMME SÉRAPHIN.**

---

Dans ma ville de province,  
Étant enfant, j'ai connu  
Un vieillard petit et mince  
Dont le nom m'est revenu.  
Il s'habillait à la mode  
Des écoliers ; mais enfin,  
Il était vieux comme Hérode,  
Le bonhomme Séraphin.  
Et nous disions au collège  
Que ses cheveux fins et longs,  
Ayant traversé la neige,  
Étaient redevenus blonds.

Notre tête est une cage  
Fait pour un hôte ailé ;  
Elle a perdu son usage  
Quand l'oiseau s'est envolé.  
Dans sa folie ingénue,  
Le pauvre vieillard disait  
Sa jeunesse revenue :  
Est-ce lui qui s'abusait ?  
Avec ses traits doux et blêmes  
Il inspirait la pitié :

II.

16

Les petits enfants eux-mêmes  
L'avaient pris en amitié.

Tous les jours, quand la cohorte  
Des écoliers matineux  
Rasait le seuil de sa porte,  
Il prenait rang avec eux.  
Puis, dans un coin de la classe,  
Sans se distraire un moment,  
Toujours à la même place  
Il ouvrait son rudiment.  
Puis enfin, quand les aiguilles  
Marquaient midi, grave et lent,  
Il allait jouer aux billes  
Ou guider un cerf-volant.

Ainsi, d'année en année,  
Il suivait le même cours,  
Et la classe terminée  
Pour lui commençait toujours.  
Un matin, le vieil élève  
A son banc ne parut pas :  
Il avait, comme en un rêve,  
Passé de vie à trépas.  
Et les enfants de la ville,  
Qui le croyaient endormi,  
Jusqu'à son dernier asile  
Conduisirent leur ami.

Si le ciel, en ma vieillesse,  
Devait briser la cloison

Qui tient captive l'hôtesse  
Que j'appelle ma raison,  
Au moins, dans son inclémence,  
Qu'il adoucisse ma fin,  
En m'accordant la démence  
Du bonhomme Séraphin ;  
Et, parmi la bande folle,  
Je veux qu'il me soit permis  
De retourner à l'école  
Avec mes petits amis.

---

**SIMPLE PROJET.**

---

Écoute le simple projet  
Qui m'est arrivé tout d'un jet,  
Et qu'ici je consigne :  
Nous faisons un voyage à pié,  
Tous deux, l'un à l'autre appuyé,  
Comme à l'ormeau la vigne.

Tu prends une robe lilas ;  
A ton corsage tu mettras  
Cette fleur que je cueille.  
Tu coiffes le ruban vert d'eau,  
Qui sied à ton double bandeau  
Comme à l'arbre la feuille.

Nous partons au premier matin ;  
Nous allons en pays lointain,  
A Saint-Cloud, je suppose ;  
Moi, fier de ton chaste embarras,  
Et toi, suspendue à mon bras  
Comme au rosier la rose.

Dans les champs nous nous élançons,  
Cherchant, moi la fleur des buissons,

Et toi la pâquerette.  
Je me déchire aux églantiers ,  
Et tu bondis par les sentiers  
Comme au bois la chevrette.

Nous nous offrons un grand dîné  
Par ton esprit assaisonné  
Et par ta chansonnette.  
Tu diras celle qui me plaît,  
Tu sais : « Au bois rossignol est.... »  
Comme au champ l'alouette.

Nous voyons descendre au couchant  
Le soleil, lorsque s'approchant  
La nuit tendra ses voiles.  
Et nous suivons dans leur décours  
Nos jours passés, nos heureux jours,  
Comme au ciel les étoiles.

Tu veux de ce projet charmant  
Savoir quel est le dénouement?  
Tu me la donnes belle !  
Tout en est simple, et frais, et doux :  
Le soir, nous rentrerons chez nous,  
Comme au nid l'hirondelle.

---

## L'HISTOIRE DU GÉNÉRAL.

---

**Je vais vous raconter l'histoire  
De mon illustre Général.**

— **Qu'on verse à boire  
Au Caporal !**

— **Il naquit dans un âge tendre  
A Lille, en Flandre.**

**Jeunes conscrits, écoutez bien  
Ce que raconte votre ancien :  
J'ai soif ! à boire !**

— **Qu'on verse, verse à boire  
Au Caporal !  
Il va conter l'histoire  
Du Général.**

**Je vais vous raconter l'histoire  
Du père de mon Général.**

— **Qu'on verse à boire  
Au Caporal !**

— **Il se montra de grande taille  
A la bataille.**

**Il a cueilli bien des lauriers**

Dans le premier carabiniers.  
J'ai soif ! à boire !

— Qu'on verse, verse à boire  
Au Caporal !  
Il raconte l'histoire  
Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire  
Du frère de mon Général.

— Qu'on verse à boire  
Au Caporal !  
— Il tira le numéro treize.....  
Et trois font seize.  
Il a cueilli bien des lauriers  
Dans le deuxième cuirassiers.  
J'ai soif ! à boire !

— Qu'on verse, verse à boire  
Au Caporal !  
Il raconte l'histoire  
Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire  
De l'oncle de mon Général.

— Qu'on verse à boire  
Au Caporal !  
— Il est sorti de la fabrique  
Polytechnique.  
Il a cueilli bien des lauriers



Dans le troisième canonniers.  
J'ai soif ! à boire !

— Qu'on verse , verse à boire  
Au Caporal !  
Il raconte l'histoire  
Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire  
De la sœur de mon Général.

— Qu'on verse à boire  
Au caporal !  
On appréciait sa cuisine  
A la cantine.  
Elle arrosa bien des lauriers  
Dans le quatrième lanciers.  
J'ai soif ! à boire !

— Qu'on verse , verse à boire  
Au Caporal !  
Il raconte l'histoire .  
Du Général.

Je vais vous raconter l'histoire  
Des enfants de mon Général.

— Qu'on verse à boire  
Au Caporal !  
— C'étaient des conscrits bien honnêtes,  
Comme vous l'êtes,  
Payant la goutte à leur ancien

Qui leur disait : Écoutez bien :  
J'ai soif ! à boire !

— Qu'on verse , verse à boire  
Au Caporal !  
Il a conté l'histoire  
Du Général.

---

**TROP TARD.**

---

Hier, pour cueillir la framboise,  
Je m'en vais d'abord  
Au chemin du Nord :  
Je me dirigeais vers Pontoise.  
Ma montre, il paraît,  
Hier retardait :  
J'arrive ; l'horloge ennemie  
S'apprête à sonner la demie.  
Prompt comme l'oiseau,  
Je vole au bureau.  
Je dis de ma voix la plus ferme :  
« Pontoise ! » Le guichet se ferme.  
Trop tard !  
J'ai manqué le départ.

Il me faut errer dans la gare.  
Que faire en errant  
Une heure durant ?  
Je vais allumer un cigare.  
Que faire en fumant ?  
Penser tristement  
A ceux qui là-bas vous attendent ;

Ils sont treize qui me demandent.  
Le couvert est mis ;  
Salut, mes amis.  
L'air est doux, le ciel est superbe.  
Comme on doit être bien sur l'herbe !  
Trop tard !  
J'ai manqué le départ.

Que n'avais-je réglé ma montre ?  
Sans mon accident,  
J'aurais cependant  
Pu faire une bonne rencontre :  
Un riche éditeur,  
Un vieux sénateur  
Qui m'aurait pris pour secrétaire,  
Ou bien une jeune insulaire  
Cherchant des maris,  
N'importe à quel prix,  
Et qui se serait enflammée  
Pour mon profil de vieux camée.  
Trop tard !  
J'ai manqué le départ.

On dit qu'autrefois la fortune  
Doucement allait  
En cabriolet ;  
Mais cette lenteur l'importune.  
Un train de vapeur  
Ne lui fait plus peur.  
La foule se presse aux portières ;

Les premiers prennent les premières.  
C'est bien : les seconds  
Auront les wagons.  
La vapeur siffle ; le train vole :  
Voilà l'express pour le Pactole !  
Trop tard !  
J'ai manqué le départ.

On devrait plaindre, en ce bas monde,  
Ceux que le hasard  
Fit naître en retard,  
Ne fût-ce que d'une seconde.  
Je suis dans ce cas,  
Et n'en riez pas,  
Car je vous entraîne en ma chute :  
C'est à ce fragment de minute  
Qu'on doit la façon  
De cette chanson.  
Si je n'avais pas manqué l'heure,  
J'en aurais fait une meilleure.  
Trop tard !  
J'ai manqué le départ.

## CARCASSONNE.

« Je me fais vieux, j'ai soixante ans,  
J'ai travaillé toute ma vie  
Sans avoir, durant tout ce temps,  
Pu satisfaire mon envie.  
Je vois bien qu'il n'est ici-bas  
De bonheur complet pour personne.  
Mon vœu ne s'accomplira pas :  
Je n'ai jamais vu Carcassonne !

» On voit la ville de là-haut,  
Derrière les montagnes bleues ;  
Mais, pour y parvenir, il faut,  
Il faut faire cinq grandes lieues ;  
En faire autant pour revenir !  
Ah ! si la vendange était bonne !  
Le raisin ne veut pas jaunir :  
Je ne verrai pas Carcassonne !

» On dit qu'on y voit tous les jours,  
Ni plus ni moins que les dimanches,  
Des gens s'en aller sur le cours,  
En habits neufs, en robes blanches.

On dit qu'on y voit des châteaux  
Grands comme ceux de Babylone,  
Un évêque et deux généraux !  
Je ne connais pas Carcassonne !

» Le vicaire a cent fois raison :  
C'est des imprudents que nous sommes.  
Il disait dans son oraison  
Que l'ambition perd les hommes.  
Si je pouvais trouver pourtant  
Deux jours sur la fin de l'automne.....  
Mon Dieu ! que je mourrais content  
Après avoir vu Carcassonne !

» Mon Dieu ! mon Dieu ! pardonnez-moi  
Si ma prière vous offense ;  
On voit toujours plus haut que soi,  
En vieillesse comme en enfance.  
Ma femme, avec mon fils Aignan,  
A voyagé jusqu'à Narbonne ;  
Mon filleul a vu Perpignan,  
Et je n'ai pas vu Carcassonne ! »

Ainsi chantait, près de Limoux,  
Un paysan courbé par l'âge.  
Je lui dis : « Ami, levez-vous ;  
Nous allons faire le voyage. »  
Nous partîmes le lendemain ;  
Mais (que le bon Dieu lui pardonne !)  
Il mourut à moitié chemin :  
Il n'a jamais vu Carcassonne !

---

**LE PRINCE INDIEN.**

---

Certain prince de l'Hindoustan ,  
Qui s'ennuyait comme un sultan ,  
Avait puisé dans des lectures  
Un goût effréné d'aventures ,  
Qui se traduisit un beau soir  
De la façon qu'on va savoir .

Tandis que derrière sa porte  
Dormait l'innombrable cohorte  
Des dignitaires du palais ,  
Chambellans , gardes et valets  
Chargés de veiller sur le maître ,  
Crac ! il sauta par la fenêtre .

Le voilà courant à grands pas  
Les provinces de ses États  
Qu'il ne connaissait qu'en peinture ,  
Admirant la riche nature  
Et se disant en aparté :  
« Dieu ! que c'est bon , la liberté ! »

Après avoir , à perdre haleine ,  
Franchi les monts , franchi la plaine ,



Il entra poudreux et crotté  
Dans une opulente cité,  
Et vit devant une boutique  
Des gens qui parlaient politique.

Comme il était un peu bavard,  
Il trouva bon de prendre part  
A cet entretien populaire ;  
Un des bourgeois, homme colère,  
Lui dit, dès le troisième mot :  
« Mon ami, vous êtes un sot. »

Le prince pensa : « Sur mon âme,  
Cet homme est fou : ma cour proclame  
Que j'ai plus d'esprit à moi seul  
Que mon père, que mon aïeul,  
Et que toute l'espèce humaine :  
C'est un fou, la chose est certaine. »

Comme il parlait ainsi tout bas,  
Il aperçut quelques soldats  
Qui poussaient des bottes d'escrime.  
« Bon, dit le prince magnanime,  
Cachons mon rang, et montrons-leur  
Ce que c'est qu'un royal tireur. »

C'est dit ; un jeune volontaire  
Se dispose à le satisfaire.  
Son fleuret était moucheté,  
Par bonheur pour Sa Majesté,

Qui se vit battre, battre, battre  
Comme farine ou pierre à plâtre.

« Oh ! oh ! dit le royal tireur,  
Ceci doit cacher une erreur,  
Car mon adresse est bien connue :  
Toute ma cour est convenue  
Que j'étais hier un héros ;  
J'ai boutonné dix généraux. »

Il s'en allait l'oreille basse,  
Quand il vit sur une terrasse  
Des étrangers, Chinois et Grecs,  
Qui, graves, jouaient aux échecs.  
Il monte et propose partie ;  
On l'accueille avec sympathie.

Il trouve vingt joueurs tout prêts ;  
On commence... Dix coups après,  
Le prince était mat. « Qu'est-ce à dire ?  
Je suis le plus fort de l'empire.  
Il faut qu'on m'ait joué des tours ;  
Au palais je gagnais toujours. »

Il part ; au sortir de l'allée,  
Il trouve une femme voilée :  
« Vous plaît-il, madame, un valet ?  
— Fi ! seigneur, vous êtes trop laid.  
— Quoi, laid ! Je suis laid ? dit le prince,  
Voyez le goût de la province !

On m'a toujours dit à la cour  
Que j'étais beau comme le jour. »  
Tout en s'exprimant de la sorte,  
Il sent une pression forte  
Au talon droit : un paysan  
L'écrasait de son pied pesant.

« Oh ! dit le prince, prenez garde,  
Mon ami, j'ai la main gaillarde,  
Et l'on m'a dit que, tout enfant,  
J'étais plus fort qu'un éléphant. »  
Lors, le paysan, sans colère,  
Prend mon prince et le pose à terre.

Le malheureux, se relevant,  
Se dit : « Là-bas, je suis savant,  
J'ai de l'esprit, je suis sublime  
Aux jeux, à la lutte, à l'escrime,  
De plus aussi beau que le jour...  
Retournons bien vite à la cour. »

---

**VIVE MARGOT.**

---

La bonne dame Marguerite  
Avait depuis trente printemps,  
    A cinquante ans,  
Un perroquet d'un vrai mérite :  
Ces oiseaux-là vivent longtemps.  
Quelques amis, en sa jeunesse,  
Par cœur avaient appris un mot  
    Au bon Jacquot ;  
C'était le nom de sa maîtresse :  
    « Vive Margot ! »

La dame alla dans l'autre monde.  
Jacquot, sans être consulté,  
    Fut acheté  
Par une fille rose et blonde,  
Couturière de qualité.  
Elle voulut lui faire apprendre :  
« Du rognon » et « Du bon fricot ! »  
    Maître Jacquot  
Répondait sans vouloir comprendre :  
    « Vive Margot ! »

Un vieux colonel en retraite,  
Privé de son commandement

Bien indûment,  
 Fit achat de la pauvre bête  
 Qui lui tint lieu de régiment.  
 Tous les jours c'étaient des vacarmes,  
 Jurons de soldat, cris d'argot.

Maître Jacquot  
 Disait, au lieu de : « Portez armes ! »  
 « Vive Margot ! »

Puis il poursuivit son voyage ;  
 Il traversa de main en main  
 Le genre humain ,  
 Chacun lui parlant son langage  
 Tudesque ou franc, grec ou romain :  
 « Vive le roi, le czar, le pape !  
 Goddam ! tarteifle ! per Bacco ! »

Maître Jacquot  
 Répondait en riant sous cape :  
 « Vive Margot ! »

Tout meurt ; les perroquets eux-mêmes  
 Sont soumis aux lois du destin.

Un beau matin,  
 Jacquot, sans cris et sans blasphèmes,  
 Partit pour le pays lointain.  
 La fidélité nous honore,  
 Si mince que soit son écot.

Le bon Jacquot  
 Ouvrit le bec pour dire encore :  
 « Vive Margot ! »

---

**SAINT MATHIEU DE LA DROME.**

---

Vous qui prédisez la tempête,  
Vous qui domptez les éléments  
Dans cinq ou six départements,  
Double et triple prophète,  
Nos cris iront-ils jusqu'à vous  
Dans votre haut royaume?  
Saint Mathieu de la Drôme,  
Priez pour nous !

Vous qui parlez avec les astres  
Comme on cause avec des amis,  
Des ouragans qu'ils ont promis  
Conjurez les désastres.  
Quand ils auront frappé leurs coups,  
Versez-nous votre baume.  
Saint Mathieu de la Drôme,  
Priez pour nous !

La lune, votre confidente,  
A fait des taches au soleil :  
Dès lors, plus de printemps vermeil,  
Plus d'année abondante.

Rendez leur saveur aux fruits doux,  
Aux plantes leur arôme.  
Saint Mathieu de la Drôme,  
Priez pour nous !

Vous dirigez les longs voyages  
Des vents déchaînés dans l'Éther ;  
Vous êtes le vieux Jupiter  
Assembleur de nuages.  
La terre gravite au-dessous ;  
Le ciel est votre dôme.  
Saint Mathieu de la Drôme,  
Priez pour nous !

Il se peut bien qu'on vous ennuie  
Par des souhaits compromettants :  
Le blé demande le beau temps ,  
L'avoine veut la pluie.  
Pour ne pas faire de jaloux ,  
Pesez bien chaque atome.  
Saint Mathieu de la Drôme,  
Priez pour nous !

Oui, nous savons bien que nous sommes  
Les fils incrédules d'Adam ;  
Plus d'un de nous a lu Renan...  
Ayez pitié des hommes !  
Faites qu'au moins ils soient absous  
S'ils ont chanté ce psaume :  
Saint Mathieu de la Drôme,  
Priez pour nous !

---

**LES BOSSES DE GROS-JEAN.**

---

Gros-Jean est venu sur son âne,  
Ce matin, me montrer son crâne :  
— J'ai là, dit-il, de tous côtés,  
Des bosses ; vous qui savez lire,  
Tâtez-les et me racontez  
Ce que cela veut dire.

— Quoi ! Gros-Jean, vous aussi,  
Vous avez donc plus d'un souci ?

Entre les mains je prends sa tête,  
Et du premier coup je m'arrête :  
Gros-Jean, voici la vanité :  
Cette bosse ; palpez vous-même.  
— Oui, monsieur, c'est la vérité,  
Je m'admire et je m'aime.

— Quoi ! Gros-Jean, vous aussi,  
Vous avez donc plus d'un souci ?

Voici l'amour de la fortune :  
Cette bosse est assez commune ;



Mais pour vous , paysans sensés ,  
C'est le vin , la viande et la miche.

— Non pas ; on n'a jamais assez  
Tant qu'un autre est plus riche.

— Quoi ! Gros-Jean , vous aussi ,  
Vous avez donc plus d'un souci ?

Tenez , en voici bien d'une autre :  
L'ambition !... Quelle est la vôtre ?  
D'avoir le foin dans vos greniers  
Et la paix dans votre ménage ?

— Mais non : je serais volontiers  
Maire de mon village.

— Quoi ! Gros-Jean , vous aussi ,  
Vous avez donc plus d'un souci ?

Voici le jeu , l'amour... la gloire !  
Oh ! maintenant je puis tout croire !  
On n'en saurait jamais finir ,  
Si l'on voulait compter la somme  
De soucis que peut contenir  
La cervelle d'un homme !

— Quoi ! Gros-Jean , vous aussi ,  
Vous avez donc plus d'un souci ?

---

**LE FROID A PARIS.**

---

Il faisait froid, le six janvier ;  
Paris était gelé sur place ;  
Le thermomètre Chevallier  
Marquait dix degrés sous la glace.  
Des employés dans leur bureau  
Se chauffaient autour d'un grand poêle....  
Et je pensais aux porteurs d'eau ,  
Qui sont mouillés jusqu'à la moelle.

Les passants, laids à faire peur,  
Agitaient leurs jambes rétives,  
Et lançaient des flots de vapeur,  
A l'instar des locomotives.  
Des cache-nez d'un goût affreux  
Laisaient voir des fronts bleus et rouges...  
Et je pensais aux malheureux  
Qui n'ont pas de feu dans leurs bouges.

Une élégante au pied cambré  
Sur le sol battait la mesure ;  
Son corps paraissait enterré  
Dans le velours et la fourrure.

Ses yeux , soleils parisiens ,  
Cachaient leurs rayons sous un voile...  
Et je pensais aux bohémiens  
Qui couchent à la belle étoile.

Près d'un hôtel passant le soir,  
Je vis , se dressant sur les hanches ,  
Des cavaliers en habit noir  
Danser avec des robes blanches ;  
Ils bondissaient sur les planchers  
Comme des bonshommes de liège...  
Et je pensais à leurs cochers  
Qui les attendaient sur leur siège.

Je rentrai chez moi tout transi ;  
Mais, quel dénoûment de théâtre !  
L'amitié m'attendait ici ,  
Un bon feu petillait dans l'âtre.  
A ces deux intimes foyers  
S'échauffa notre causerie...  
Et nous pensions aux prisonniers  
Qui sont là-bas en Sibérie !

---

**L'AIGUILLEUR.**

---

Celui qui compte les années  
Des frêles humains,  
Celui qui tient nos destinées  
Entre ses deux mains,  
Ce n'est plus Minos ni la Parque,  
Ce n'est plus le fier potentat,  
Le médecin ni le soldat :  
Un autre dieu conduit la barque :

Aiguilleur, garde à toi !  
Aiguilleur, en place !  
Voici le convoi  
(Garde à toi !) qui passe.

L'aiguilleur est l'intelligence  
Du siècle nouveau ;  
Il commande à la force immense  
Du fer et de l'eau.  
Gardien sévère de la ligne,  
Il faut qu'il reste, en son emploi,  
Infaillible comme la loi  
Et grave comme une consigne.

Ne ris pas, garde à toi,  
Aiguilleur, en place!  
Voici le convoi  
(Ne ris pas!) qui passe.

Voyez-le quand le train accoste  
Et quand il s'enfuit,  
Exact à l'heure et fixe au poste,  
Le jour ou la nuit.  
Pour lui le sommeil est un crime;  
Un seul retard, un seul oubli,  
Un seul... et tout est accompli :  
Un train va sombrer dans l'abîme.

Ne dors pas, garde à toi,  
Aiguilleur, en place!  
Voici le convoi  
(Ne dors pas!) qui passe.

Si parfois de ses camarades  
Le joyeux essaim  
Va par d'abondantes rasades  
Fêter quelque saint,  
Lui seul de ces poisons infâmes  
Sait le danger, qu'il s'interdit;  
Il ne boit pas, car il s'est dit  
Que l'aiguilleur a charge d'âmes.

Ne bois pas, garde à toi,  
Aiguilleur, en place!

Voici le convoi  
(Ne bois pas!) qui passe.

Voyageurs qui courez la France,  
Aller et retour,  
Saluez cette Providence  
A trois francs par jour,  
Qui tient le fil de vos chimères,  
De vos espoirs, de vos tourments,  
Les larmes de tous les amants  
Et le cœur de toutes les mères.

Aiguilleur, garde à toi,  
Aiguilleur, en place!  
Voici le convoi  
(Garde à toi!) qui passe.

---

## L'ESTOMAC.

---

Ce n'est pas tout de manger et de boire,  
S'il en faut croire  
Certain dicton tourné comme un refrain.  
Je n'en connais ni l'auteur ni la date;  
Est-ce Hippocrate,  
Ou Désaugiers, ou Brillat-Savarin?

Voici ce dicton populaire  
(C'est de l'homme que l'on parlait) :  
« Dites-moi comment il digère,  
Et je vous dirai ce qu'il est. »

C'est en effet l'estomac qui te mène,  
Machine humaine  
Qu'un grand ressort anime et fait mouvoir.  
S'il marche mal, l'horloge la meilleure  
Ne sait plus l'heure  
Et prend toujours le matin pour le soir.

L'estomac dirige la tête,  
Et la pensée est un ruisseau  
Qui prend sa source dans la bête  
Pour se filtrer dans le cerveau.

Selon l'état du corps qui la voit naître,  
Elle peut être  
Triste ou riante alors qu'elle jaillit,  
Pareille à l'eau qui va calme ou rapide,  
Trouble ou limpide,  
Selon le sol où s'est creusé son lit.

Connaissez-vous un hypocrite,  
Un bilieux au teint cuivré?  
Vous connaissez une gastrite  
Dans un appareil délabré.

Les mécontents, les pointus et les aigres,  
Espèces maigres,  
Tristes engins, pauvres tempéraments;  
L'ambition, la fureur des richesses,  
Lourdes espèces,  
Grands appétits et mauvais instruments!

Voyez au contraire cet homme  
Qui rit et chante en un taudis,  
Rouge et poli comme une pomme;  
Il digère, je vous le dis.

Il sent toujours germer dans sa poitrine  
La fleur divine,  
Fleur de gaieté qui s'ouvre avec le jour.  
Il est heureux d'un rayon qui l'enivre,  
Heureux de vivre,  
Enclin au bien et dispos à l'amour.



Soignons ce précieux viscère  
Comme la prunelle des yeux :  
Le rétablir, c'est nécessaire ;  
L'entretenir, cela vaut mieux.

Certain mari, gouverné par sa femme,  
Un jour réclame  
L'autorité, signe d'échauffement !  
Un purgatif rétablit l'équilibre,  
Et, l'esprit libre,  
Il redevient mouton en un moment.

L'estomac, c'est l'homme lui-même ;  
C'est par là qu'on nous a légué  
L'esprit malsain et le teint blême,  
Ou le teint clair et le cœur gai.

Hier, un pinson me lançait sa roulade :  
« Mon camarade,  
Lui dis-je alors, te voilà bien joyeux ? »  
Il répondit dans sa trille légère :  
« L'oiseau digère  
Mieux que personne ; il doit donc chanter mieux. »

---

**CHEVEUX NOIRS ET BLANCS.**

---

J'avais vingt-cinq ans, j'étais amoureux,  
Et pour ma maîtresse  
Je voulus choisir, parmi mes cheveux,  
La plus noire tresse.  
Tout en la coupant, je fus bien forcé  
De voir, non sans peine,  
Plus d'un fil d'argent qui s'était glissé  
Dans ma pure ébène.  
Alors je me dis : Un amant discret  
Ferait à sa belle  
Un don qui toujours le rappellerait,  
Sans danger pour elle.  
Chaque cheveu blanc fut pris à son tour,  
Et, la moisson faite,  
J'offris ce présent à ma belle, un jour,  
Le jour de sa fête.

J'avais cinquante ans, j'étais amoureux,  
Et pour ma maîtresse  
Je voulus choisir, parmi mes cheveux,  
La plus blanche tresse.  
Tout en la coupant, je vis d'un côté,

Non sans quelque gloire,  
 Plus d'un cheveu brun encore incrusté  
 Dans mon pur ivoire.  
 Alors je me dis : Un amant discret  
 Ferait à sa belle  
 Un don qui toujours le rappellerait,  
 Sans danger pour elle.  
 Je pris un par un chaque cheveu noir,  
 Et, la moisson faite,  
 J'offris ce présent à ma belle, un soir,  
 Le soir de sa fête.

Ces doux souvenirs écrits en cheveux,  
 La même personne  
 Tous deux les reçut, les garda tous deux.  
 Cela vous étonne ?  
 Le temps est passé de la floraison  
 Argentée ou noire ;  
 L'automne a détruit ma double toison  
 D'ébène et d'ivoire.  
 Mais nous possédons quelque chose là  
 Que rien ne déflore :  
 Un cœur bien donné, qui jadis parla,  
 Qui bégaye encore.  
 Et nous revoyons nos jours et nos soirs,  
 La vendange faite,  
 Et mes cheveux blancs et mes cheveux noirs,  
 Quand revient sa fête.

---

**THOMAS ET MOI.**

---

Lors des noces de ma cousine,  
Au chant du coq je suis parti  
Pour Saint-Flour, la ville voisine,  
Avec Thomas, mon apprenti.  
Je me dis : Ce bon camarade,  
Vais-je le rendre assez content !  
Il était bien un peu malade ;  
Mais moi, j'étais si bien portant !

A Saint-Flour, le jour de la fête  
De saint Éloi,  
Quelle noce nous avons faite,  
Thomas et moi !

Nous allâmes à la mairie,  
Puis à l'église, en nous suivant  
Comme un piquet d'infanterie,  
Thomas derrière et moi devant.  
Ensuite, on revint chez l'épouse ;  
Nous étions mis, il fallait voir !  
Thomas avait gardé sa blouse,  
Mais moi, j'avais mon habit noir.

A Saint-Flour, le jour de la fête  
De saint Éloi,  
Quelle noce nous avons faite,  
Thomas et moi!

Puis on fit un repas sortable;  
On mangeait tant qu'on en pouvait;  
Nous étions tous assis à table,  
Hormis Thomas, qui nous servait.  
Un chacun avait sa serviette,  
Chacun son verre à plusieurs fins;  
Thomas s'enivrait de piquette;  
Mais je buvais de si bons vins!

A Saint-Flour, le jour de la fête  
De saint Éloi,  
Quelle noce nous avons faite,  
Thomas et moi!

Nous fumâmes de gros cigares  
Pour faire plaisir à Thomas  
Qui, voyant nos mines bizarres,  
S'amusait, et ne fumait pas.  
Bref, nous fîmes telle ripaille  
Que la nuit ne vint qu'au matin.  
Thomas fit son lit dans la paille;  
Moi, je dormis dans du satin.

A Saint-Flour, le jour de la fête  
De saint Éloi,

Quelle noce nous avons faite,  
Thomas et moi!

Puis on s'embrassa tous en ronde,  
Hormis Thomas, mon apprenti,  
Qui convint que jamais au monde  
Il ne s'était tant diverti.

Puis chacun reprit sa monture,  
Les invités, les mariés;  
Moi, je revins dans ma voiture,  
Et Thomas revint sur ses pieds.

A Saint-Flour, le jour de la fête  
De saint Éloi,  
Quelle noce nous avons faite,  
Thomas et moi!

---

**LE FANTASSIN.**

---

Le fantassin est le soldat  
Qui porte une arme sur l'épaule,  
Autant par goût que par état;  
C'est le fils de la Gaule.  
Sur ses jarrets il va d'aplomb,  
Le corps dispos et l'âme nette;  
Il a de la poudre et du plomb,  
Il a sa baïonnette.

Le cavalier  
Cherche à briller.  
Le fantassin, petit de taille,  
Est celui qui gagne bataille.

Le fantassin a bien appris  
Dans quelque vieux livre d'histoire  
Que c'est à pied, en tout pays,  
Que marche la victoire.  
Faut-il grimper de bas en haut  
Sous les grêlons de la mitraille,  
Passer ravin, donner assaut,  
Franchir fosse ou muraille?

**Le cavalier**

**Reste au quartier.**

**Le fantassin au pied agile  
Est celui qui force une ville.**

**Le fantassin n'a pas besoin  
D'un serviteur qui le gouverne :  
Ce n'est pas l'avoine et le foin  
Qu'on mange à la caserne.  
Son fournement est un peu lourd ;  
Mais dans son sac il porte l'arche.  
Ce n'est pas un torrent qui court,  
C'est un rocher qui marche.**

**Le cavalier**

**Fait son métier.**

**Le fantassin, soldat modèle,  
Est celui qui prend citadelle.**

**Le fantassin, dans ses amours,  
Est toujours discret et modeste ;  
Il est pudique en son discours  
Et timide en son geste.  
Il obtient des succès flatteurs  
Sans traîner une sabretache,  
Sans prendre des airs séducteurs,  
Sans friser sa moustache.**

**Le cavalier**

**Veut essayer.**



Le fantassin au cœur sensible  
Est celui qui touche la cible.

Le fantassin, avec raison,  
N'a pas l'uniforme qui brille;  
Il n'est pas de grande maison;  
Le peuple est sa famille.  
Son régiment sera toujours  
L'unique blason de sa race.  
Sonnez, clairons; battez, tambours :  
C'est le drapeau qui passe!

Le cavalier  
Perd l'étrier.  
Le fantassin détruit ou fonde.  
C'est celui qui mène le monde.

Est tapi dans son coin.

Au sabre!

Ton cheval résiste et se cabre ;

Dans ses flancs enfonce l'acier.

Il bondit pieds par-dessus tête.

Adieu, carré, besogne est faite!

Au sabre, cavalier!

Victoire, cavalier, victoire!

Tu ramènes au camp lointain

Prisonnier et butin.

Victoire!

Le soleil se couche en sa gloire.

Sois humain pour ton prisonnier ;

Songe au ciel, écris à ta mère :

Un mot là-haut, un mot sur terre.

Victoire, cavalier!

---

## LE COCHER DES GRÈVES.

---

A Paris, dans le temps des grèves,  
J'appris un peu tous les états ;  
On fait faire par des élèves  
Ce que les maîtres ne font pas.  
Aussi d'étranges aventures  
De ma vie ont marqué le cours.  
Lors de la grève des voitures  
Je fus cocher pendant huit jours.

Aigle d'un petit séminaire  
Où j'avais tous les premiers prix,  
Je fus envoyé par mon maire  
Dans un collège de Paris.  
C'est là qu'à force de tortures  
J'obtins deux prix au grand concours.  
Lors de la grève des voitures  
Je fus cocher pendant huit jours.

Je devins bachelier ès lettres,  
Licencié, mais sans emploi ;  
J'étais aussi fort que mes maîtres  
Qui n'étaient pas plus forts que moi.  
Dans les vieilles littératures  
J'aurais pu faire aussi mon cours.

## LE CAVALIER.

Alerte, cavalier, alerte!  
La trompette, avant le soleil,  
A sonné le réveil.

Alerte!

La campagne est calme et déserte;  
Le brouillard blanchit le sentier;  
L'oiseau dort, le lièvre est au gîte;  
L'homme seul se lève et s'agite.

Alerte, cavalier!

En selle, cavalier, en selle!  
Ton cheval a flairé là-bas  
La poudre des combats.

En selle!

Comme à la jeune demoiselle  
Il lui faut bijoux et collier.  
Il obéit à la syllabe,  
Il sait le français et l'arabe.

En selle, cavalier!

En plaine, cavalier, en plaine!  
Les talus et les chemins creux

Sont bons pour les peureux.

En plaine!

Tu bois l'air à poitrine pleine;  
Franche course et franc étrier!  
Guerriers qui craignent les entailles,  
Restez cachés sous vos murailles.

En plaine, cavalier!

Fourrage, cavalier, fourrage!

Il te faut nourrir bien ou mal

Le maître et l'animal.

Fourrage!

Toutes les femmes du village  
Vont pourvoir à ton râtelier.  
Elles ont toujours le cœur tendre :  
Elles donnent ou laissent prendre.

Fourrage, cavalier!

Galope, cavalier, galope!

Tes aïeux, à cheval aussi,

Ont passé par ici.

Galope!

Ils ont fait le tour de l'Europe.  
Pour connaître le monde entier,  
Il fallait inventer l'Afrique,  
La Cochinchine et le Mexique.

Galope, cavalier!

Au sabre, cavalier, au sabre!

L'ennemi, qui te croyait loin,

Lors de la grève des voitures  
Je fus cocher pendant huit jours.

J'entrai dans la chapellerie  
A la grève des chapeliers ;  
Je fus dans la carrosserie  
A la grève des carrossiers.  
J'ai de pavés et de toitures  
Fourni la ville et les faubourgs.  
Lors de la grève des voitures  
Je fus cocher pendant huit jours.

J'ai subi bien des épigrammes ;  
Mais, sans accident, j'ai conduit  
Bien des messieurs chez bien des dames,  
Au tarif de jour et de nuit.  
J'ai fait parfois des conjectures  
Qui n'aboutissaient pas toujours.  
Lors de la grève des voitures  
Je fus cocher pendant huit jours.

Les cochers ont repris leur siège ;  
On m'a mis à pied sans regret :  
Phaéton fond comme la neige  
Sitôt qu'Apollon reparait.  
Les plus hautes magistratures  
Ont leurs allers et leurs retours.  
Lors de la grève des voitures  
Je fus cocher pendant huit jours.

Si maintenant je me repose,  
Je ne suis pas encore au bout :  
Quand on n'est pas bon à grand'chose

On peut se croire propre à tout.  
J'ai pour toutes les conjonctures  
Préparé mon petit discours :  
Lors de la grève des voitures  
Je fus cocher pendant huit jours.

J'aurai des harangues choisies  
Quand se tairont les avocats ;  
Je ferai protêts et saisies  
Quand les huissiers n'en feront pas.  
J'embrouillerai des procédures  
Durant la vacance des cours.  
Lors de la grève des voitures  
Je fus cocher pendant huit jours.

Quand chômeront les journalistes  
Je fabriquerai des journaux,  
Des râteliers, quand les dentistes,  
Et quand les peintres, des tableaux ;  
Des chansons et des ouvertures,  
Quand chômeront les troubadours.  
Lors de la grève des voitures  
Je fus cocher pendant huit jours.

Si par hasard (mais c'est un rêve)  
Les sénateurs et députés  
S'entendaient pour se mettre en grève,  
On me verrait des deux côtés.  
Bref, toutes les grèves futures  
Peuvent compter sur mon concours.  
Lors de la grève des voitures  
Je fus cocher pendant huit jours.

---

LA COMPLAINTÉ  
DU GRAND PRUSSIEN.

1866.

---

C'est un grand pays que la Prusse,  
Bien qu'elle soit un peu trop Russe :  
C'est là, chez un peuple allemand,  
Affaire de tempérament.

Elle possède son grand homme ;  
Vous savez comment il se nomme :  
Monsieur le comte de Bismark :  
Cela rime avec Danemark.

Il a vu dans cette assonance  
Un décret de la Providence,  
Qui rendait son règne certain  
Dans le Sleswig et le Holstein.

C'est lui qui mène le royaume ;  
Il mène aussi le roi Guillaume,  
Le même qui fut libéral  
Quand il était prince royal.



C'est le plus hardi des ministres ;  
Il tient lui-même ses registres ,  
Et prend de son autorité  
Un budget qui n'est pas voté.

Il se disait que l'Italie ,  
Grâce à Cavour, s'est accomplie ,  
Et qu'il pourrait... Mais des Cavour,  
Il ne s'en fait pas un par jour.

Certe, il a de vastes idées ;  
Mais pour qu'elles soient fécondées ,  
C'est peu de gouverner son roi ,  
Il faut avoir un peuple à soi.

Avant de se mettre en campagne ,  
Il a convoqué l'Allemagne ,  
Jugeant que pour faire un bon coup  
Il est prudent d'être beaucoup.

Achille appelle Diomède :  
L'Autriche est venue à son aide.  
Étant deux grands contre un petit,  
Ils se sont mis en appétit.

Avec nombreuse infanterie ,  
Cavalerie , artillerie ,  
Ils ont pris Düppel et Rensbourg ,  
Soi-disant pour Augustenbourg.

Puis ils se sont dit : Pour les rendre ,  
 Autant valait ne pas les prendre ;  
 Et, se partageant le gâteau ,  
 Chacun a choisi son morceau.

On était d'accord pour la guerre ;  
 Mais pour la paix on ne l'est guère :  
 Quand on arrive au résultat ,  
 Nul n'est content de son état.

Bismark a dit : « Je suis prophète ;  
 Donc que ma volonté soit faite.  
 J'aurai pour moi le droit canon. »  
 L'Autriche a répondu : « Mais non. »

Là-dessus on lève des troupes ;  
 Le feu va se mettre aux étoupes.  
 « C'est vous ! » dit Bismark en courroux.  
 — Mais non, répond Mensdorff, c'est vous ! »

Le public, qui voit bien les choses,  
 Commence à rire de leurs gloses ;  
 Pourquoi lever tant de soldats,  
 Puisque vous ne vous battez pas ?

Rédigez force protocoles ;  
 Vous pouvez agir en paroles  
 Et vous traiter du haut en bas ,  
 Puisque vous ne vous battez pas.

Tout finit par des chansonnettes ;  
Rengânez donc vos baïonnettes,  
Monsieur le comte de Bismark,  
Vous n'aurez pas le Danemark.

.....

Celui qui fit cette plainte  
Croyait que la justice est sainte,  
Que le cri de l'humanité  
A quelque droit d'être écouté.

Le droit nouveau, c'est la conquête.  
Peuples germains, baissez la tête !  
Meunier, on t'a pris ton moulin...  
Où sont les juges de Berlin ?

---

**CATHERINE.**

---

Mes frères sont là-bas,  
Qui font tourner la roue à bras  
Ou la meule.  
Et moi, dans la maison,  
Je demeure, comme en prison,  
Toute seule.

Petit Pierre, pourquoi...  
(Je suis fille)  
Ne m'a-t-on pas donnée à toi?  
Courez, mon aiguille.

Mes parents, tout le jour,  
Restent aux champs jusqu'au retour  
De l'étoile.  
Moi, je couds les habits  
Pris dans la toison des brebis,  
Ou la toile.

Petit Pierre, pourquoi...  
(Je suis fille)  
Ne m'a-t-on pas donnée à toi?  
Courez, mon aiguille.

Je chantais autrefois  
Comme les merles dans les bois.  
A cette heure,  
Je les entends chanter  
Sans désir de les imiter,  
Et je pleure.

Petit Pierre, pourquoi...  
(Je suis fille)  
Ne m'a-t-on pas donnée à toi?  
Courez, mon aiguille.

Mes cheveux vont blanchir;  
Mais à quoi sert de réfléchir?  
J'étais blonde.  
Je n'en ai pas juré;  
Mais jamais plus je n'aimerai  
Dans ce monde.

Petit Pierre, pourquoi...  
(Je suis fille)  
Ne m'a-t-on pas donnée à toi?  
Courez, mon aiguille.

Allez, allez, mes sœurs,  
Aspirer sous la haie en fleurs  
L'aubépine.  
Et vous, restez ici  
A ressasser votre souci,  
Catherine.

**Petit Pierre, pourquoi...**

**(Je suis fille)**

**Ne m'a-t-on pas donnée à toi?**

**Courez, mon aiguille.**

---

**BLONDE ET BRUNE.**

---

Pour l'amour d'une blonde  
J'ai fait bien des faux pas.  
Les beautés de ce monde  
A mes yeux n'avaient pas  
D'appas.

Elle est plus enivrante  
Que la chaleur du ciel ;  
Elle est plus transparente  
Que l'ambre et que le miel.  
Elle porte à la tête  
Comme un coup de marteau ;  
Elle vous rend plus bête  
Que la mouche ou l'oiseau  
Dans l'eau.

Je pris sa taille ronde  
Avant d'avoir vingt ans :  
Pour l'amour de ma blonde  
Que j'ai perdu de temps !

Pour l'amour d'une brune  
J'ai fui le cru natal ;  
Sur le cours de la lune

J'ai mis mon capital

Total.

C'est une Bourguignonne ;  
Elle est plus belle à voir  
Qu'un nuage d'automne  
Dans la pourpre du soir.  
Aucune fleur ne pousse  
Plus de parfums dans l'air ;  
Sa chaleur est plus douce  
Que le feu vif et clair,  
L'hiver.

Son teint, comme la prune,  
Est bleuâtre et changeant :  
Pour l'amour de ma brune,  
Que j'ai mangé d'argent !

Ces deux sœurs nonpareilles,  
Belle nuit et beau jour,  
Habitaient des bouteilles  
Où je bus tour à tour  
L'amour.

Sur les dents m'a mis l'une,  
Et l'autre sur le flanc ;  
Le vin rouge est ma brune,  
Ma blonde est le vin blanc.  
Allez, brune, allez, blonde :  
Vos charmes sont menteurs.  
Je ne suis plus du monde ;  
Emportez vos faveurs  
Ailleurs.



**Je fais économie  
De temps et de santé,  
Pour l'amour de ma mie  
Qui ne m'a rien coûté.**

**FIN DES CHANSONS POPULAIRES.**

# TABLE.

---

Les indulgences (1857) .....	1
L'invalide .....	3
Nous sommes gris .....	5
A Béranger .....	8
Le melon .....	10
Je m'embête! .....	12
Aujourd'hui et demain .....	15
Les grands-pères .....	17
Un propriétaire .....	19
Au coin du feu .....	23
Voyage en Icarie .....	26
Les pauvres d'esprit .....	29
Je pêche à la ligne .....	31
Les peuples (1848) .....	33
Je ris .....	35
Chauvin .....	37
Le champagne .....	40
Dans cinquante ans .....	42
Les hommes utiles .....	44
Les rats .....	46
Les écrevisses .....	49
Les écus .....	52
Monsieur Bourgeois (1848) .....	55
Le château et la chaumière .....	58
Le docteur Grégoire .....	61
La ballade au moulin .....	64

Le carnaval à l'Assemblée nationale (1850).....	66
Les dieux.....	70
Bonhomme.....	72
La solution (1851).....	75
Les impôts (1851).....	80
Les réformes (1851).....	82
Pandore ou les deux gendarmes.....	85
L'histoire du mendiant.....	88
Mon héritage.....	91
Mes mémoires.....	93
La vieille servante.....	97
Ma philosophie.....	99
Les deux notaires.....	102
La petite ville.....	106
Le chevalier à boire.....	108
Lanlaire.....	110
Le fou Guilleau.....	114
Le vieux télégraphe.....	117
Monsieur de la Chance.....	120
Le pot de vin.....	122
L'aimable voleur.....	125
Le cigare.....	129
Les lamentations d'un réverbère, ou le gaz à l'Institut.	132
La chanson de Gros-Pierre.....	135
Le puits de Pontkerlo.....	138
Le sultan.....	140
La cuisine du château.....	142
Macadam.....	145
L'histoire de mon chien.....	149
Libre! (1860).....	152
Mon ami Bernique.....	154
Mon oncle Gaspard.....	157
Le roi boiteux.....	160

T A B L E.

239

L'improvisateur de Sorrente.....	162
Les côtes d'Angleterre.....	165
A propos d'annexion (1860).....	167
Le mandarin.....	170
La ferme de Beauvoir.....	174
La mouche de M. Letortu.....	176
La névralgie.....	179
Le bonhomme Séraphin.....	181
Simple projet.....	184
L'histoire du général.....	186
Trop tard.....	190
Carcassonne.....	193
Le prince indien.....	195
Vive Margot!.....	199
Saint Mathieu de la Drôme.....	201
Les bosses de Gros-Jean.....	203
Le froid à Paris.....	205
L'aiguilleur.....	207
L'estomac.....	210
Cheveux noirs et blancs.....	213
Thomas et moi.....	215
Le fantassin.....	218
Le cavalier.....	221
Le cocher des grèves.....	224
La complainte du grand Prussien (1866).....	227
Catherine.....	231
Blonde et brune.....	234

F I N D E L A T A B L E.

22  
23











OCT 16 1928

